



Concours du second degré

Rapport de jury

Concours : Agrégation externe

Section : Polonais

Session 2015

Rapport de jury présenté par

Charles Zaremba
président du jury
Professeur à l'université d'Aix-Marseille

Sommaire

Programme de l'agrégation externe de polonais 2015	3
Composition du jury	3
Statistiques	3
Introduction	3
Épreuves écrites	
Composition en polonais	5
Composition en français	7
Version	9
Thème	12
Épreuves orales	
Explication de texte littéraire et grammaire	19
Leçon	26
Résumé de texte	32
Thème	34

Les rapports des jurys des concours sont établis sous la responsabilité des présidents de jury.

Programme de l'agrégation externe de polonais

Session 2015

Littérature

Jan Kochanowski, *Treny*
Jan Chryzostom Pasek, *Pamiętniki*
Ignacy Krasicki, *Myszeidos*
Adam Mickiewicz, *Pan Tadeusz*
Stanisław Wyspiański, *Wesele*
Stefan Żeromski, *Przedwiośnie*
Witold Gombrowicz, *Trans-Atlantyk*
Jerzy Andrzejewski, *Miazga*

Textes supplémentaires

Tadeusz Różewicz, *Kartoteka/Kartoteka Rozrzucona*
Wiesław Myśliwski, *Widnokrąg*

Civilisation

Grandeur, décadence et tentatives de réformes des institutions nobiliaires en Pologne, aux XVI^e-XVIII^e siècles.

Linguistique

Morphologie et syntaxe des numéraux et quantificateurs.

Composition du jury

Mme Katarzyna Bessière	Professeur agrégé à l'université de Paris-Sorbonne
M. Stanisław Fiszer	Maître de conférences à l'université de Lorraine
Mme Agnieszka Grudzińska	Professeur à l'université de Paris-Sorbonne
Mme Małgorzata Smorań-Goldberg	Maître de conférence à l'université de Paris-Sorbonne
M. Charles Zaremba	Président du jury, professeur à l'université d'Aix-Marseille

Statistiques

Présents aux épreuves écrites : 20 candidats
Admissibles 5
Présents aux épreuves orales : 4 candidates
Admises 2

Moyenne portant sur le total général (admissibilité + admission) :
– moyennes des 4 candidates s'étant présentées aux épreuves d'admission : 12,56/20
– moyenne des 2 candidates admises : 12,93/20

Introduction

Le concours de cette année a eu lieu après une interruption de cinq ans et, sans doute pour la première fois de l'histoire de l'agrégation de polonais, deux postes étaient offerts. Sur les vingt candidats qui se sont présentés aux épreuves d'admissibilité écrites, cinq ont été déclarés admissibles, mais quatre seulement se sont présentés aux épreuves d'admission orales, l'un des candidats admissibles ayant renoncé à poursuivre le concours. La moyenne générale des notes obtenues à l'ensemble des épreuves par les candidats admissibles était supérieure à 12/20, ce qui témoigne du niveau élevé de leurs connaissances et compétences.

Les épreuves d'admissibilité étaient les suivantes :

- une composition en polonais sur un sujet de littérature ou de civilisation polonaise dans le cadre d'un programme (durée : 7 heures ; coefficient 4) ;
- une composition en français sur un sujet de littérature ou de civilisation polonaise dans le cadre d'un programme (durée : 7 heures ; coefficient 4) ;
- un thème (durée 4 heures, coefficient 3) ;
- une version (durée 4 heures, coefficient 3).

Les épreuves d'admission étaient les suivantes :

- une explication de texte littéraire, suivie d'une question de grammaire (préparation : 2 h 30 ; épreuve : 40 mn, soit 30 mn pour l'explication littéraire, 10 mn pour la grammaire)
- une leçon de littérature ou de civilisation en polonais, ou de linguistique en français (préparation : 4 h ; épreuve : 45 mn)
- un résumé de texte (préparation : 1h ; épreuve 30 mn)
- un thème oral (préparation 15 mn ; épreuve 30 mn)

Les candidats doivent se préparer au concours en tenant compte de toutes les matières représentées dans le programme, soit littérature, civilisation et linguistique. La session 2015 ne prévoyait pas d'option (du type « option littérature » ou « option linguistique ») et il en sera de même pour l'éventuelle prochaine session. L'agrégation n'est pas une spécialisation dans un domaine restreint, mais la sanction d'une formation générale qui repose sur des compétences et des connaissances multiples et diversifiées. C'est pourquoi aucune matière ne doit être négligée.

Les résultats des épreuves écrites étaient variés : la moyenne varie de 2,01/20 à 14,11/20. La moyenne des épreuves orales est élevée : de 12,15/20 à 13,05/20.

On ne dira jamais assez que le concours d'agrégation nécessite de solides connaissances acquises au cours de la formation universitaire des candidats et de l'année de préparation, certes, mais aussi une capacité de réflexion qui permet aux candidats d'établir des liens entre les faits, qu'ils soient de nature littéraire, historique ou linguistique, d'en avoir une vision cohérente et de les exposer clairement.

Charles Zaremba
Président du jury

Épreuves écrites

Composition en polonais

Durée de l'épreuve : 7 heures. Coefficient 4

Notes : de 0 à 16,5

Podziw, krytyka, parodia. Obraz szlachty w literaturze polskiej na wybranych utworach.

(Admiration, critique, parodie. La représentation de la noblesse polonaise sur l'exemple des ouvrages choisis.)

Ce sujet invitait à analyser toutes sortes d'ouvrages, de styles et de points de vue. Il était donc judicieux de commencer par définir de quel genre de textes s'agirait-il : comme a très justement constaté un des candidats, l'admiration/l'engouement peuvent être apparentés à l'affirmation, voire à une certaine idéalisation du sujet, la critique, elle, suppose une distance par rapport à ce que l'on présente, la parodie enfin, en principe critique, peut cependant reprendre « positivement » à son compte certains éléments de l'objet parodié. Ces définitions mises en avant dans l'introduction permettent par la suite de montrer les proportions/l'importance de chaque genre et d'analyser plus finement les œuvres évoquées.

Il est évident qu'il fallait ensuite parler de la noblesse elle-même, sans toutefois tomber dans le piège consistant à noircir les pages avec « le contexte historique ». Il est en effet à constater que nombre de candidats reprenaient les propos développés dans la composition en français sur un sujet de civilisation. Rester dans le domaine de l'analyse littéraire tout en montrant l'aisance par rapport au fond historique, ne pas séparer les deux, était un enjeu de taille que peu ont relevé... Il fallait donc bien entendu mentionner les devoirs, voire la mission, de la noblesse qu'elle a endossés au XVI^e siècle lorsque des privilèges importants lui ont été accordés. Cet *ethos* quasi mythique de la noblesse (frisant la mégalomanie) se développe surtout dans la seconde moitié du XVII^e siècle, alors même que l'on assiste à une crise des autorités de l'État – on n'est pas à un paradoxe près.

L'analyse des œuvres en question commence naturellement par *Pamiętniki/Mémoires* de Jan Chryzostom Pasek. Il convient d'en souligner le style bien particulier, son rythme, ce langage dont la figure du « langage en action » sera un trait constitutif de la « causerie » (*gawęda*). Son protagoniste-narrateur s'avère être un représentant parfait de la noblesse et de son *ethos* : honneur, statut, lois seront pour lui des valeurs primordiales.

Cette image positive du noble polonais sera reprise plus tard par Adam Mickiewicz, d'abord dans ses *Wykłady o literaturze słowiańskiej/Cours sur la littérature slave*, et dans *Pan Tadeusz/Messire Thadée* ensuite, où le poète développe une vision utopique et idyllique (*sielska*, dirait-on en polonais) de la noblesse vivant dans une réalité idéalisée régie par le rythme lénifiant d'une nature splendide.

Dans *Przedwiośnie/L'Avant-printemps*, Stefan Żeromski entreprend un jeu intertextuel (partie « Nawłóć ») avec l'image de la *szlachta* de Soplicowo. Cezary Baryka jette un regard critique sur le modèle nobiliaire qui ne fait plus sens dans les années vingt du XX^e siècle.

Le même jugement sévère sur les « seigneurs » (« *pany* »), c'est-à-dire l'intelligentsia urbaine issue de l'ordre nobiliaire est porté par Stanisław Wyspiański, dans *Wesele/Les Noces*.

Cependant, cette réaction critique sur les nobles plonge ses racines jusque dans l'époque des Jagellons. La convention « héroï-comique » de *Myszeida* de Ignacy Krasicki, empreinte de satire et/ou de parodie, montrait la volonté non tant d'encourager le démantèlement de l'État, que de « réformer » sa situation.

À une toute autre époque, c'est à ce genre de la « parodie constructive » que l'on a affaire dans *Trans-Atlantique* de Witold Gombrowicz. L'auteur s'en prend d'une main de maître aux mythes romantiques de la culture nobiliaire, en détournant à sa guise l'imaginaire présent tant dans les textes de Pasek que dans *Pan Tadeusz*. Ce « jeu avec *Pan Tadeusz* » fait cependant découvrir une facette de ce texte qui s'éloigne de l'analyse classique de l'œuvre : en effet, la nostalgie et la tendance créatrice des mythes s'entrelacent paradoxalement chez Mickiewicz avec la parodie, justement, perceptible dans les descriptions de la nature, des rituels et des institutions de la noblesse, si bien décrite voire reprise « à l'envers » dans l'œuvre de Gombrowicz.

On pourrait certes ajouter d'autres ouvrages (*Żywot człowieka poczciwego/Vie d'un honnête homme* de Mikołaj Rej, *Śluby panińskie/ Les Vœux d'une jeune fille* d'Aleksander Fredro, *Potop/Le Déluge* de Henryk Sienkiewicz, *Nad Niemnem/Au bord de Niémen* d'Eliza Orzeszkowa, *Lalka/La Poupée* de Bolesław Prus, *Granica/La Frontière* de Zofia Nałkowska ou encore *Miazga/La Pulpe* de Jerzy Andrzejewski, mais ce serait procéder à une énumération sans grand intérêt. Il vaut toujours mieux développer une idée centrale, conceptualiser plutôt qu'essayer d'être exhaustif.

Prenant comme exemple quelques œuvres significatives, force est de constater que la représentation littéraire du phénomène de la noblesse polonaise est complexe, et que ses deux composantes – admiration/idéalisation *versus* ironie/grotesque y sont présentes en permanence, en rehaussant ainsi la valeur des textes en question.

Composition en français

Durée de l'épreuve : 7 heures. Coefficient 4

Notes : de 0 à 15,3/20

La transformation de la démocratie nobiliaire en oligarchie de magnats dans la Pologne du XVII^e siècle.

Vingt candidats se sont présentés à cette épreuve : leurs notes s'échelonnent de 2 à 15,5 (sans compter deux copies blanches). Même si le niveau de cette épreuve s'est révélé dans l'ensemble assez satisfaisant (10 candidats ont obtenu une note supérieur à 10), il faut rappeler que la dissertation au sujet de la civilisation polonaise est un exercice difficile qui demande non seulement une connaissance approfondie de l'histoire de ce pays, mais encore du contexte européen dans lequel ce dernier s'est développé.

La difficulté du sujet de cette année résidait dans la compréhension à la fois du caractère évolutif des changements de régime lesquels se produisirent en Pologne au XVII^e siècle et de leurs mécanismes sociaux et politiques. Il ne s'agit donc pas, comme certains candidats l'on fait, de décrire simplement l'aboutissement de la transformation en question ou de juxtaposer l'état du pays d'avant et d'après celle-ci, mais de démontrer comment elle s'était effectuée.

Il faut d'abord définir la notion de démocratie nobiliaire, au cœur du sujet. Ce système politique très particulier en Europe constitue l'aboutissement d'un long processus historique qui commence pratiquement au XIV^e siècle et se termine dans la seconde moitié du XVI^e siècle. La démocratie nobiliaire consiste dans la prise de pouvoir progressive par la « szlachta » (la noblesse polonaise) qui obtient de nombreux privilèges au détriment des magnats et du roi. Les prérogatives de cette couche sociale qui, au XVII^e siècle, représente environ 10% de la population et s'identifie à la « nation », sont confirmées dans les articles dits « henriciens » (henrykowskie). Ils furent rédigés et adoptés, en 1573, pendant l'interrègne consécutif à l'extinction de la dynastie des Jagellon, pour être signés la même année par le premier roi électif du pays, Henri de Valois. Outre l'élection libre, parmi les principes fondamentaux de la République figurent : l'obligation de convoquer la diète, au moins une fois tous les deux ans, et d'honorer les décisions de ce parlement nobiliaire ; le *liberum veto* ou le droit de chaque député de faire opposition à la décision d'une majorité lors d'une session parlementaire ; le *rokosz* ou le droit de désobéir au roi et de former légalement une rébellion contre lui s'il enfreignait les lois ; la liberté religieuse garantie par la Confédération de Varsovie, en 1573. Ainsi, chaque nouveau candidat au trône était tenu d'accepter la tutelle de la diète et de la noblesse. Une fois élu, il devait également respecter les *Pacta conventa*, c'est-à-dire des engagements individuels conclus avec lui lors de son élection.

Après avoir défini la démocratie nobiliaire, on aborde la partie la plus difficile de la composition : il s'agit d'expliquer les raisons pour lesquelles ce régime politique, précurseur à certains égards des démocraties libérales modernes et l'un des plus originaux dans l'Europe de la fin du XVI^e siècle où la plupart des États se dirigent vers l'absolutisme, dégénère en oligarchie de magnats dans la seconde moitié du XVII^e siècle.

En premier lieu, on doit remarquer qu'un bon fonctionnement de la démocratie nobiliaire à son apogée résultait d'un équilibre relatif entre le pouvoir du roi, celui de la noblesse petite et moyenne et celui des magnats. Or, on observe une rupture de cet équilibre dans la deuxième moitié du XVII^e siècle où le rôle de la noblesse se trouve affaibli, non du fait de la modification de ses droits mais en raison de sa paupérisation. Cette dernière, à son tour, découle de plusieurs facteurs dont de très nombreuses guerres qui ravagent le pays confronté à la fois à ses propres ambitions expansionnistes, surtout à l'est, et à celles d'autres États voisins.

Les clivages sociaux au sein de la « nation noble » où tous les gentilshommes sont théoriquement égaux ne cessent de se creuser tout au long du XVII^e siècle, si bien que les « petits » deviennent de plus en plus matériellement dépendants des « grands » et que le clientélisme se développe à l'échelle nationale. C'est en effet dans la nuée de nobles pauvres et appauvries que se recrute la « clientèle » - au sens romain ou médiéval du terme - des magnats. Ceux-ci se taillent d'immenses *latifundia*, surtout en Ukraine. Au milieu du XVII^e siècle une trentaine de grandes familles possèdent un quart de la superficie de l'État, alors que la noblesse moyenne qui, au milieu du XV^e siècle détenait encore 44,9% de toutes les terres, au milieu du XVII^e n'en détient que 16,9%.

Autrefois concurrents des magnats pour le pouvoir, les nobles se trouvent donc réduits à servir les ambitions de ceux-ci. Gratifiés de plusieurs façons, ils apportent à leurs riches « frères » leur soutien dans la diète et dans les diétines, parlements régionaux. Ainsi, il se crée entre les magnats et des milliers de familles nobles des liens d'intérêt et de dévouement. Les grands savent, en particulier, exploiter la peur de l'absolutisme, perçue par la noblesse comme la menace principale pour la « liberté dorée ». Dès le milieu du XVII^e, le *liberum veto* est utilisé comme un instrument de pression par les groupes de magnats qui rivalisent entre eux et, un peu plus tard, par les puissances étrangères. De cette façon, le trône polonais devient l'enjeu de nouvelles guerres, souvent intestines. Celles-ci résultent aussi d'un antagonisme de plus en plus violent entre les élites ukrainiennes et lituaniennes, pour la plupart polonisées, et la plèbe, restée souvent orthodoxe, des confins orientaux de la République.

Alors qu'en Europe occidentale la bourgeoisie montante s'érige petit à petit en rival sinon politique au moins économique de l'aristocratie, elle ne sert d'aucun contrepoids à la puissance de la noblesse en Pologne. Car celle-ci pendant des siècles s'employait à priver les roturiers de tous les droits et à limiter leur rôle dans l'économie du pays laquelle est fondée presque entièrement sur le commerce de blé, produit par des paysans serfs. Une faiblesse extrême de la bourgeoisie et l'affaiblissement de la noblesse moyenne, ne pouvaient que renforcer d'une manière excessive l'importance des magnats.

Une fois les causes et les mécanismes de la transformation de la démocratie nobiliaire en oligarchie de magnats bien expliqués, il faut montrer ses conséquences politiques pour l'État. L'une des principales fut sa décentralisation. Elle débouche sur son morcellement en plusieurs entités qui s'apparentent aux principautés plus ou moins indépendantes. Dans ceux-ci, les magnats établissent des systèmes d'administration indépendants, lèvent des taxes selon leur gré, créent leurs propres armées. Leurs cours constituent de véritables centres politiques et culturels s'alliant souvent contre le roi avec les puissances voisines qui tiennent à maintenir l'« anarchie polonaise ».

Ses caractéristiques essentielles sont : pouvoir législatif paralysé par le système de vote à l'unanimité, pouvoir fictif du roi électif, ministère du roi incapable d'agir en raison des rivalités entre les magnats qui le composent, justice indigne de ce nom vu l'impunité de la noblesse. Celle-ci, repliée sur elle-même, s'oppose à tout changement et reste persuadée de son rôle social et politique dominant. Le sarmatisme ou l'ensemble de traits qui définissent sa mentalité conservatrice, constitue en même temps la meilleure expression culturelle de cette dernière.

En guise de conclusion, on peut citer l'opinion d'un candidat qui dit en résumé que la noblesse, s'enorgueillissant des principes d'exclusivité, d'égalité, d'individualisme et surtout de liberté a progressivement renoncé à cette dernière pour se transformer en une clientèle servile des factions et des coteries de magnats au détriment de l'intégrité de la République qui, à la fin du XVII^e siècle, se vide de sa substance.

Version

Durée de l'épreuve : 4 heures. Coefficient 3

Notes : de 0 à 13,8 sur 20

Suka

Teraz widzę ją, jak leży na werandzie w plamie zimowego słońca. Ma żółtą sierść, trochę ciemniejszy pysk i oklapnięte uszy. Jest kundlem najczystszej krwi. Nie sposób odgadnąć, jakież to rasy musiały się spotkać i pomieszać w przeszłości, by jej trochę komiczna, trochę pokraczna i pocziwa postać pojawiła się w naszym domu szesnaście lat temu. Jednak jej kundle geny miały sporą siłę, bo wnuki i prawnuki przychodziły na świat niemal nieodmiennie w tym samym piaskowożółtym kolorze i z tymi samymi kłapciatymi uszami. Leży teraz w plamie zimowego słońca i niemal nieustannie śpi. Gdy ktoreś z nas podchodzi bardzo blisko, podnosi łeb. Trudno ocenić, czy nas poznaje. Lecz głaskanie i dotyk wciąż ją cieszą. Tak jak przez całe życie. Ale teraz przypomina stary, strzępiący się dywanik. Chociaż nadchodzi zima, wyłazi z niej futro, gęste, ciasno zbite puchowe podbicie, które sprawiało, że mogła się zwinąć w zaspie i po prostu zasnąć, nakrywając nos ogonem.

Bardzo też wychudła. Kiedy staje, wygląda jak szkielet oblepiony brudnożółtą watą. Ledwo stoi. Chwieje się, zatacza. Potrafi zrobić kilkanaście kroków i zaraz wraca na swoje posłanie. Cuchnie. Zwyczajnie śmierdzi starością. Ciałem, które przestaje się poruszać. W tej woni odkrywam jeszcze jej stary psi zapach, gdy przybiegała z wiatru i deszczu, ale jest go coraz mniej. Próbuje się czasem podrapać, lecz przychodzi jej to z coraz większym trudem. To najbardziej psie zajęcie ze wszystkich psich zajęć też staje się dla niej niedostępne. Łapa nie sięga celu i zawisa w pustce.

Na razie zima jest ciepła i bezśnieżna, więc może mieszkać na werandzie. Gorzej będzie, gdy nadejdą mrozy. Suka po prostu robi pod siebie. Gdy ma lepszy dzień, pokonuje parę metrow, ale często po prostu robi to tuż obok legowiska. Trudno mieć o to do niej pretensje, bo poza ludzkim dotykiem, jedzenie jest jedyną radością, której doświadcza. Je namiętnie i łapczywie i trzeba uważać na zęby, gdy się jej coś podaje. Ale żeby poczuła zapach, trzeba jej podetknąć pod sam nos. Jednak nawet wtedy węszy po omacku, we wszystkie strony, i w końcu trafia jakoś tak przypadkiem. Trudno więc ocenić, czy przy tak szczątkowym węchu ma jeszcze coś w rodzaju smaku. Czy też może tylko się napycha, pochłania, napęlnia żołądek wiedzioną najpierwotniejszym odruchem. A potem, po paru godzinach, pozbywa się tego tuż obok. Dlatego obawiam się zimy i nadejścia mrozów. Trzeba będzie wziąć ją do domu i trzeba będzie sprzątać każdego poranka i w dzień też, bo nie da żadnego znaku, że chce wyjść. Przestała dawać znaki, tak samo jak straciła umiejętność wychodzenia.

Nawet teraz czasami mnie irytuje. Tak jakby starzała się i niedołączyła przeciwko nam, jakby robiła to na złość. Mijam ją kilkanaście razy dziennie, przestępuję przez udręczone ciało i są chwile, gdy czuję ukłucie zniecierpliwienia. Tak jakby razem z jej życiem stygły we mnie dobre uczucia dla niej. Jest w tym jakieś niezależne od woli okrucieństwo. Pochyłam się i głaszczę. To, co kiedyś było odruchem, staje się świadomą czynnością.

Piszę o tym wszystkim, ponieważ pierwszy raz oglądam powolną, długą śmierć istoty, z którą przez lata dzieliło się właściwie każdą chwilę. Rozmawiam o tym z ludźmi, którzy mówią, że najrozsądniej byłoby ją uspić. (Swoją drogą, ciekawy to eufemizm. Nikt nie mówi „zabić”. Wszyscy mówią o „uśpieniu”, czyli czymś łagodnym i jakby tymczasowym). Wiem, że to rozsądne, że tak się robi i że ci, co to robią, mają poczucie, że ulżyli, skrócili męki i tak naprawdę zachowali się po

ludzku. Mnie też przez chwilę przebiegło to przez myśl. Postanowiliśmy jednak, że będzie inaczej.

Andrzej Stasiuk, *Grochów*, Wołowiec, Wyd. Czarne, 2012

Traduction proposée

La chienne

Je l'observe à présent, couchée sur la véranda dans une tâche de soleil hivernal. Elle a un pelage jaune, la gueule un peu plus foncée et les oreilles qui tombent. C'est un bâtard pur sang. Pas moyen de deviner quelles races ont dû se croiser et se mélanger dans le passé pour que sa figure, à la fois comique, gauche et brave soit apparue dans notre maison, il y a seize ans. Cependant ses gènes de bâtard avaient une sacrée force car les petits-enfants et arrière petits-enfants venaient au monde presque toujours dans la même couleur jaune sable et avec les mêmes oreilles tombantes.

À présent, elle est couchée dans une tâche de soleil hivernal et dors presque tout le temps. Quand l'un d'entre nous s'approche de très près, elle lève la tête. Difficile de savoir si elle nous reconnaît. Mais elle se réjouit encore des caresses et du contact. Comme toute sa vie durant. Mais maintenant elle fait penser à un vieux tapis effiloché. Malgré l'arrivée de l'hiver, elle perd ses poiles, son duvet, dense et épais grâce auquel elle pouvait se rouler en boule dans une congère et s'endormir tout simplement en couvrant sa truffe de sa queue.

Elle a aussi beaucoup maigri. Quand elle se lève elle ressemble à un squelette sur lequel on aurait collé du coton jaune-sale. Elle tient à peine debout. Elle vacille et chancelle. Elle arrive à faire une dizaine de pas et retourne aussitôt à sa couche. Elle empeste. Elle dégage une odeur de vieillesse tout simplement. Du corps qui a cessé de bouger. Dans ces effluves, je retrouve encore sa vieille odeur de chien quand elle rentrait fuyant le vent et la pluie mais elle est de moins en moins présente. Elle tente parfois de se gratter mais y arrive de moins en moins facilement. Même la plus canine de toutes les occupations canines devient inaccessible pour elle. La patte n'atteint pas son but et reste suspendue dans le vide.

Pour le moment l'hiver est doux et sans neige, elle peut donc habiter sur la véranda. Ce sera plus difficile quand les gelées arriveront. La chienne se fait tout simplement dessous. Elle parcourt quelques mètres dans un bon jour mais souvent elle fait ça simplement juste à côté de sa couche. Il est difficile de lui en vouloir pour ça puisqu'en dehors du contact humain, la nourriture est la seule joie qu'elle éprouve encore. Elle mange avidement et avec voracité, il faut faire attention à ses dents quand on lui tend un morceau. Mais il faut le lui approcher juste sous le nez pour qu'elle sente l'odeur. Pourtant, même comme ça, elle flaire à l'aveuglette dans toutes les directions, puis elle finit par l'attraper un peu par hasard. Il est donc difficile d'évaluer si avec ces résidus de flair elle possède encore un semblant de goût.

Ou peut-être qu'elle ne fait que se gaver, qu'absorber, remplir son estomac guidée par le plus primaire des instincts. Pour s'en débarrasser quelques heures plus tard, juste à côté. C'est pourquoi j'appréhende l'hiver et l'arrivée des froids. Il faudra la prendre à la maison et il faudra nettoyer chaque matin et dans la journée car elle ne donnera aucun signe de vouloir sortir. Elle a arrêté de donner des signes de la même manière qu'elle a perdu la capacité de sortir.

Maintenant, elle m'irrite même parfois. Comme si elle vieillissait et devenait infirme contre nous, comme si elle le faisait exprès. Je la croise une dizaine de fois par jour, je passe par dessus son corps tourmenté et il y a des moments où je sens une piqure d'impatience. Comme si mes bons sentiments pour elle refroidissaient à

mesure que refroidissait sa vie. Il y a là dedans une cruauté indépendante de ma volonté. Je me penche et je la caresse. Cette chose qui était autrefois un réflexe devient un acte conscient.

J'écris tout cela, car c'est pour la première fois, que j'assiste à la mort lente et prolongée d'un être avec qui, durant des années, on partageait en fin de compte chaque instant. J'en parle avec des personnes qui disent que le plus raisonnable serait de l'endormir. (D'un autre côté, c'est un curieux euphémisme. Personne ne dit « tuer ». Tout le monde parle d'endormissement, c'est à dire de quelque chose de doux et quasi temporaire). Je sais que c'est raisonnable, que c'est ce que l'on fait et que ceux qui le font ont le sentiment d'avoir soulagé, d'avoir abrégé la peine et qu'en vérité ils ont agi de manière humaine. L'idée m'a aussi traversé l'esprit à un moment donné. Mais nous avons décidé qu'il en serait autrement.

Le texte proposé était un extrait du recueil intitulé *Grochów* publié en 2012 où l'écrivain polonais Andrzej Stasiuk aborde le thème du vieillissement, de la maladie et de la mort, ici en posant le regard sur sa vieille chienne agonisante.

Quelques mots ou expressions pouvaient poser problème mais, dans l'ensemble, le texte était relativement simple à comprendre. La mise en français présentait en revanche de nombreuses difficultés et il était souvent difficile de s'en tenir à une traduction littérale. Il fallait essayer de trouver un équivalent, une tournure propre au français. Il était par exemple maladroit de traduire : « *najrozsądniej byłoby ją uśpić* » par « le plus sage serait de la faire piquer », alors que dans ce contexte « *uśpić psa* » signifie bien « faire piquer un chien », mais du coup, si l'on traduisait par « piquer », la phrase suivante n'avait plus de sens « *Wszyscy mówią o "uśpieniu", czyli czymś łagodnym i jakby tymczasowym* » – « Tout le monde parle d'endormissement, c'est-à-dire de quelque chose de doux et quasi temporaire. »

La connaissance du vocabulaire est bien sûr essentielle dans cette épreuve. Certains candidats ignorent le sens des mots suivants :

kundel : bâtard,

klapciaste : qui retombent

strzępiący się dywan : un tapis effiloché

zaspą : congère

niedołężnieć : devenir infirme

tymczasowy : non pas provisoire ici, mais temporaire

Venons en maintenant à quelques règles de base, mais qu'il convient cependant de ne pas négliger. Se laisser le temps pour relire soigneusement la copie afin de repérer les oublis et les incohérences ; c'est souvent à la relecture que l'absence de logique d'une phrase apparaît. Ne pas laisser de blancs, ce que font certains candidats, ni de traductions au choix. Conjuguer correctement les verbes, en particulier au passé simple et à l'impératif. La pratique du Bescherelle ne peut être que très utile, même à ce niveau. Plusieurs candidats ont réussi à déjouer les difficultés du texte et ont proposé des traductions pertinentes. Que la lecture de ces quelques conseils puisse aider ceux des prochaines sessions à faire de même.

Thème

Durée de l'épreuve : 4 heures. Coefficient 3

Notes : de 5 à 16,5 sur 20

Sur la photo le père a l'attitude du père. Il est grand. Il a la tête nue, il tient son calot à la main. Sa capote descend très bas. Elle est serrée à la taille par l'un de ces ceinturons de gros cuir qui ressemblent aux sangles des vitres dans les wagons de troisième classe. On devine, entre les godillots nets de poussière – c'est dimanche – et le bas de la capote, les bandes molletières interminables.

Le père sourit. C'est un simple soldat. Il est en permission à Paris, c'est la fin de l'hiver, au bois de Vincennes.

Mon père fut militaire pendant très peu de temps. Pourtant quand je pense à lui c'est toujours à un soldat que je pense. Il fut un peu coiffeur, un peu fondeur et mouleur, mais je ne parviens pas pour ainsi dire jamais à me l'imaginer comme un ouvrier. Je vis un jour une photo de lui où il était « en civil » et je fus très étonné ; je l'ai toujours connu soldat. Pendant longtemps sa photo, dans un cadre de cuir qui fut l'un des premiers cadeaux que je reçus après la guerre, fut au chevet de mon lit. [...]

J'aime beaucoup dans mon père son insouciance. Je vois un homme qui sifflote. Il avait un nom sympathique : André. Mais ma déception fut vive le jour où j'appris qu'il s'appelait en réalité – disons, sur les actes officiels – Icek Judko, ce qui ne voulait pas dire grand-chose. [...]

Mon père était aussi un brave à trois poils. Le jour où la guerre éclata, il alla au bureau de recrutement et s'engagea. On le mit au douzième régiment étranger.

Les souvenirs que j'ai de mon père ne sont pas très nombreux. A une certaine époque de ma vie, la même d'ailleurs que celle à laquelle j'ai précédemment fait allusion, l'amour que je portais à mon père s'intégra dans une passion féroce pour les soldats de plomb. Ma tante me somma un jour de choisir pour la Noël entre des patins à roulettes et un groupe de fantassins. J'ai choisis les fantassins ; elle ne prit même pas la peine de m'en dissuader et entra acheter les patins, ce que je mis longtemps à lui pardonner. Plus tard, lorsque je commençais d'aller au lycée, elle me donnait chaque matin deux francs (je crois que c'était deux francs) pour mon autobus. Mais je mettais l'argent dans ma poche et j'allais au lycée à pied, ce qui me faisait arriver en retard, mais me permettait, trois fois la semaine, d'acheter un soldat (de terre, hélas) dans un petit magasin situé sur mon itinéraire. Un jour même, voyant en vitrine un soldat accroupi porteur d'un téléphone de campagne, je me souvins que mon père était dans les transmissions et ce soldat, acheté dès le lendemain, devint le centre habituel des opérations stratégiques ou tactiques que j'entreprenais avec ma petite armée.

J'imaginai pour mon père plusieurs morts glorieuses. La plus belle était qu'il avait été fauché par un tir de mitrailleuses alors qu'estafette il portait au général Huntelle le message de la victoire.

J'étais un peu bête. Mon père était mort d'une mort idiote et lente. C'était le lendemain de l'armistice. Il s'est trouvé sur le chemin d'un obus perdu. L'hôpital était comble. Il est maintenant redevenu une petite église déserte dans une petite ville inerte. Le cimetière est bien entretenu. Dans un coin pourrissent quelques bouts de bois avec des noms et des matricules.

J'allais une fois sur ce qu'on peut appeler la tombe de mon père. C'était un premier novembre. Il y avait la boue partout.

Il me semble parfois que mon père n'était pas un imbécile. Je me dis ensuite que ce genre de définitions, positive ou négative, n'a pas une très grande portée. Néanmoins, cela me reconforte un peu de savoir qu'il y avait en lui de la sensibilité et de l'intelligence.

Je ne sais pas ce qu'aurait fait mon père s'il avait vécu. Le plus curieux est que sa mort, et celle de ma mère, m'apparaît trop souvent comme une évidence. C'est rentré dans l'ordre des choses.

Georges Perec, *W ou le souvenir d'enfance*, Paris, Denoël, 1975, p.46-49

Traduction proposée

Na fotografii ojciec wygląda tak, jak powinien wyglądać ojciec. Jest wysoki. Ma odkrytą głowę, w ręce trzyma furazerkę. Na sobie ma bardzo długi wojskowy płaszcz, ściśnięty pasem z bardzo grubej skóry, z jakiej robi się rzemienne pętle do podciągania okien w wagonach trzeciej klasy. Pomiędzy wyczyszczonymi z kurzu butami – jest niedziela – a dołem płaszcz domyślić się można nieskończenie długich pasów owijaczy.

Uśmiecha się. Jest prostym szeregowcem na przepustce w Paryżu ; jest koniec zimy w Lasku Vincennes.

Ojciec bardzo krótko był żołnierzem. A jednak, kiedy o nim myślę, to zawsze jako o żołnierzu. Był i fryzjerem, i odlewnikiem, i formierzem, ale jakoś nie potrafię wyobrazić go sobie jako robotnika. Pewnego dnia zobaczyłem jego fotografię, na której jest w cywilu – bardzo się zdziwiłem ; zawsze miałem go za żołnierza. Przez długi czas jego zdjęcie w ramce ze skóry – był to jeden z pierwszych prezentów, jakie dostałem po wojnie – stało u wezglowia mojego łóżka.

Bardzo mi się podoba beztroska ojca. Widzę go, jak sobie pogwizduje. Miał bardzo ładne imię: André. Przeżyłem głęboki zawód, gdy dowiedziałem się, że naprawdę – powiedzmy w oficjalnych dokumentach – nazywał się Icek Judko, co niewiele mi mówiło.

Mój ojciec był też bardzo odważnym człowiekiem. W dzień wybuchu wojny sam udał się do komisji poborowej i zaciągnął się do wojska. Wcielono go do dwunastego pułku Legii Cudzoziemskiej.

Mam niewiele wspomnień o ojcu. W pewnym okresie mego życia – o którym już zresztą była mowa – miłość do ojca znalazła wyraz w mej pasji do ołowianych żołnierzyków. Któregoś dnia ciotka kazała mi wybrać prezent pod choinkę: wrotki lub oddział piechurów. Wybrałem piechurów, a ona nawet nie próbowała mnie odwieść od tego pomysłu, tylko weszła do sklepu i kupiła wrotki; upłynęło wiele czasu zanim jej wybaczyłem. Potem, gdy chodziłem już do liceum, dawała mi co rano dwa franki (wydaje mi się, że to były dwa franki) na autobus. Chowałem pieniądze do kieszeni i szedłem do szkoły pieszo, przez co się spóźniałem, ale za to trzy razy w tygodniu mogłem kupić nowego żołnierzyka (niestety tylko glinianego) w sklepiku, który mijałem po drodze. Pewnego dnia, na widok przykucniętej figurki z telefonem polowym na sklepowej wystawie, przypomniałem sobie, że ojciec służył w łączności i od tej pory żołnierzyk, którego kupiłem nazajutrz, stał się centralną postacią strategicznych czy taktycznych operacji, które przeprowadzałem ze swą małą armią.

Wyobrażałem sobie wiele rodzajów chwalebnej śmierci ojca. Najpiękniejsza była ta, kiedy ginął pod ogniem karabinów maszynowych, spiesząc jako łącznik do generała Huntelle'a z wieścią o zwycięstwie.

Byłem trochę naiwny. A śmierć ojca była powolna i głupia. Nastąpiła w dzień po zawieszeniu broni. Znalazł się w zasięgu jakiegoś zabłąkanego pocisku. Szpital był przepełniony. Dziś stał się na powrót opustoszałym kościółkiem w sennym

miasteczku. Cmentarz jest dobrze utrzymany. W jakimś kącie butwieje kilka kawałków drewna z nazwiskami i numerami ewidencyjnymi.

Raz odwiedziłem to, co można by nazwać grobem mojego ojca. Był pierwszy listopada. Wszystko tonęło w błocie.

Czasem wydaje mi się, że ojciec nie był głupcem. Potem mówię sobie, że takie pozytywne czy negatywne opinie nie mają większego znaczenia. Niemniej pociesza mnie trochę świadomość, że był wrażliwy i inteligentny.

Nie wiem, co by robił, gdyby udało mu się przeżyć. Najdziwniejsze jest to, że śmierć jego i matki zbyt często wydaje mi się czymś oczywistym. Należy do porządku rzeczy.

G. Perec, *W albo wspomnienie z dzieciństwa*, d'après la traduction de Wawrzyniec Brzozowski, Kraków Wyd. Lokator, 2014, p. 39-41)

Le récit de Georges Perec *W ou le souvenir d'enfance* est paru en 1975 chez Denoël, puis, a été réédité en 2010 dans la collection *Imaginaires*. Ces publications ont été suivies d'un certain nombre d'articles critiques et d'analyses littéraires du texte qui déroutent par sa forme que l'on sait autobiographique sans qu'elle le soit de manière classique. En effet, les parties facilement identifiables comme autobiographiques s'entremêlent à un récit fictionnel qui, pourtant, fait partie intégrante de l'autobiographie. Le texte bouscule ainsi les codes du genre, car l'essentiel ne réside ni dans l'un ni dans l'autre des deux textes alternés, mais « dans leur fragile intersection ». Le livre de Perec fait partie de textes littéraires de référence dans les programmes de français au lycée. Sa traduction est parue en Pologne en 2014, et a été remarquée par la critique. Les spécialistes polonais de la littérature s'intéressent à l'écriture de Perec et des analyses de ses textes ont été publiées dans les années 2000 par d'éminents chercheurs comme Michał Paweł Markowski (*Gabinet kolekcjonera. Prekreacja*, 2003)

L'extrait choisi appartient au récit autobiographique et il est consacré à l'évocation du souvenir du père à partir d'une photo que le narrateur a conservé. Il conviendrait d'ailleurs y voir plutôt une quête et une élaboration du souvenir. Ce récit, très sobre, sec et, au premier abord, dépourvu de toute émotion serait presque une forme « d'écriture blanche ». En tout cas, une « voix blanche » qui tente de neutraliser toute émotion, une écriture, en apparence, contre l'émotion. Le narrateur annonce lui-même cette stratégie, adoptée face à l'indicible, un peu plus loin dans le texte : « je sais que ce que je dis est blanc, est neutre » (p.63). Cependant, au fil de l'extrait, le lecteur capte des émotions intenses. L'amour porté par le narrateur à son père, la tristesse de l'enfant solitaire qu'il fut perçue de manière indirecte, « oblique » (Ph. Lejeune, *La Mémoire et l'oblique. Georges Perec autobiographe*, P.O.L., 1991), au détour d'un commentaire sur la mort inutile, presque accidentelle, de ce volontaire enterré au fin fond délabré d'un cimetière bien entretenu ou de la description de sa passion pour les soldats de plomb.

Remarques générales

L'extrait, dans son ensemble, ne présente pas de difficultés particulières : des constructions syntaxiques simples, peu de problèmes de la concordance des temps et un vocabulaire, en très grande partie, courant.

Pourtant, la majorité des vingt copies abonde de calques, gallicismes et barbarismes. Il est rappelé aux candidats qu'une très bonne connaissance des deux langues est absolument nécessaire pour exercer le métier d'enseignant. La traduction est un exercice difficile qui ne s'improvise pas, même lorsque l'on connaît très bien les deux langues, et exige de l'entraînement. C'est un exercice auquel tout enseignant de langue étrangère est contraint quotidiennement dans la pratique de son métier, il est donc particulièrement important de le maîtriser.

Difficultés lexicales

Toute traduction comporte toujours quelques maladroites lexicales qui résultent de la volonté de rester fidèle à l'original et de préserver l'esprit du texte original. Ces maladroites sont acceptables lorsqu'elles n'entament pas la compréhension du texte traduit. Elles ne se justifient plus lorsqu'elles témoignent d'un vocabulaire réduit et/ou de l'incompréhension du texte original générant ainsi des erreurs de sens.

La difficulté lexicale du texte proposé à la traduction réside essentiellement dans quelques mots provenant des lexiques spécifiques. L'évocation de quelques métiers (*fondeur - odlewnik, mouleur - formierz*), aujourd'hui peu courants, a posé problème à certains candidats. Toutefois, les traduire par *murarz (maçon)* et *tynkarz (plâtrier)*, *stalownik (métallurgiste)* qui sont des métiers du bâtiment ou de l'industrie fort répandus aujourd'hui n'est pas acceptable.

Visiblement, les candidats ont été désarçonnés par la présence de quelques termes militaires dans le texte. Pourtant, la plupart d'entre eux ne peut être considérée comme spécifique. Les mots : *permission (przepustka)*, *simple soldat (szeregowiec)* ou même *calot (furażerka)*, toujours le couvre-chef des gendarmes et des CRS, font partie du langage courant et leur méconnaissance ne peut se justifier. Même les *godillots* ne devraient pas poser de problème, car il est dit dans le texte que le personnage est un simple soldat. Des tentatives de traduction par *oficerki*, certes, chaussures militaires, mais portées, comme leur nom l'indique, par des officiers et, qui plus est, de cavalerie, témoignent non seulement d'un manque de vocabulaire, mais aussi d'un manque d'attention, car une lecture attentive de l'extrait aurait pu éviter de commettre cette erreur. La traduction *bucior* est tout aussi inacceptable car l'augmentatif est lexicalement marqué. Les termes *capote* et *bande molletière* sont moins courants. Une capote désigne le manteau porté par des soldats de l'infanterie française depuis 1870. Des soldats à cheval portent un manteau. Le polonais n'opère pas cette distinction et le manteau (*plaszcz*) assorti de l'adjectif « militaire » (*wojskowy*) fait partie de l'équipement de tout soldat. Le terme *szynel* proposé dans une des copies désigne, en effet, un manteau militaire, mais le terme est réservé à l'armée russe, il ne peut donc être porté par un soldat de la Légion étrangère. Le mot *peleryna* est également inexact car il signifie *cape*. Mais ici la confusion est plus facile, car la cape fait partie des équipements militaires. Cependant, une cape ne peut être serrée à la taille par l'un de ces ceinturions de cuir. Là encore, le contexte immédiat permettait d'écartier le mot inadéquat. Une bande molletière est un ruban de tissu qui servait à protéger la jambe de la cheville au genou et empêcher la terre de rentrer dans la chaussure. Cet équipement a, en effet, disparu depuis l'apparition des fameux rangers de l'armée américaine qui ont une tige plus haute. La proposition de traduction par *onuce*, mot plus présent et plus facilement identifiable en polonais, n'a pu être acceptée car il désigne un bout de tissu qui servait de chaussette.

Le douzième régiment étranger exigeait une connaissance un peu plus approfondie de la période de la « drôle de guerre » et de la « Bataille de France » (1939 – 1940). A la déclaration de la guerre, en septembre 1939, de très nombreux étrangers présents en France demandent à combattre. La loi française ne permettait pas à un étranger de s'engager dans une unité de l'armée française. La solution consiste donc à créer au sein de la Légion étrangère, trois Régiments de Marche des Volontaires Étrangers (*Pulk marszowy Legii Cudzoziemskiej*) dont un tiers est constitué des Espagnols et 40% des Juifs venant de tous les pays d'Europe. Néanmoins, sans disposer de toutes ces informations, le régiment étranger aurait dû être immédiatement associé à la Légion étrangère par toute personne qui, ne serait-ce qu'une fois, aurait suivie le défilé du 14 juillet, jour de fête nationale en France.

Une difficulté réelle s'est posée à la traduction du nom du général Huntelle. Il ne s'agit pas du nom d'un militaire ayant réellement existé. La première des solutions qu'autorise la forme graphique, et surtout, phonétique de ce nom, consiste à y voir l'expression « untel » utilisée en français pour désigner une personne dont on ignore le nom. Cette solution a été adoptée dans une des copies qui proposait *general Nie-wiadomo-kto*. Cependant, il est autorisé également de n'y voir qu'un nom propre quelconque que l'on ne traduira pas et qui sera laissé

dans sa forme originale. C'est la solution adoptée par le traducteur polonais du livre, Wawrzyniec Brzozowski.

Le grand nombre d'erreurs concernant le vocabulaire courant est plutôt décevant et préoccupant. Il ne s'agit, en aucun cas, de dresser un « bêtisier », mais de faire prendre conscience aux futurs candidats que l'entraînement à l'épreuve est indispensable.

Le sens de l'expression figée « un brave à trois poils » est visiblement ignoré par bien des candidats. Sa traduction a été empreinte d'une grande inventivité allant des maladroites comme *zawadiaka*, ou *odważny aż do szpiku kości* jusqu'à des propositions totalement dépourvues de sens comme : *był człowiekiem odważnym z kępką włosów na głowie*. Une des règles de base de la traduction consiste à restituer de manière neutre le sens d'une locution lorsqu'elle n'a pas d'équivalent dans la langue cible. Pour cela, encore faut-il la comprendre. Heureusement, dans plusieurs copies les équivalents neutres *odważny* ou *mężny* ont été proposés. Un contresens est apparu dans une copie avec la proposition de traduction : *bohater za trzy grosze* (*pas héros pour un sou, un héros pour rire*).

D'autres erreurs sont à déplorer :

– *Il a la tête nue* – plusieurs propositions inappropriées au contexte ou lexicalement erronées : *z odkrytą czapką*, *z nagą głową*, *z obnażoną głową* sont dépourvues de sens ou calquées sur le français, alors qu'il s'agit d'expressions courantes : *z gołą głową* ou *odkrytą głową* (*odkryć/nakryć głowę*)

– *Mon père était mort d'une mort idiote et lente*. – en polonais, il existe deux verbes équivalents au verbe français *mourir* : *umrzeć* et *zginąć*. Le premier s'utilise dans le cas d'une mort naturelle, due à l'âge, ou causée par une maladie, le deuxième, en cas d'une mort violente, due à un accident ou à la guerre. Ces verbes ne sont pas interchangeables et, puisque le père du narrateur meurt d'une balle perdue, seul le verbe *zginąć* peut être utilisé. Dans la même phrase, *une mort* ne peut se traduire par *zgon* (*décès*) qui est un terme administratif, mais par le mot courant *śmierć*.

– *Il avait un nom sympathique* : *André* – la traduction littérale : *sympatyczne imię* s'est retrouvée dans de nombreuses copies. Elle n'est pas recevable, étant donné que cet adjectif, contrairement au français, ne peut s'appliquer qu'à une personne. Il est rappelé également que les noms propres et les noms des lieux ne sont pas traduits et gardent leur forme originale.

– [...] *sa photo* [...] fut au chevet de mon lit – le mot *chevet* a un équivalent en polonais qui a, certes, vieilli, mais existe et fonctionne. La solution adoptée dans de nombreuses copies qui consistait à substituer le chevet par *une table de chevet* (*stolik nocny*, voire même *szafka nocna*) a donc été rejetée par le jury.

– [...] *je mettais l'argent dans ma poche* [...] – le choix du verbe a souvent été erroné. La traduction, assez fréquente dans les copies : *odkładałem pieniądze do kieszeni* est incorrecte, car *odkładać pieniądze* signifie *mettre de côté, épargner* et ce n'est pas le sens de la phrase dans le texte. Pour rendre le sens correctement, il fallait traduire par *wkładać* ou encore plus naturellement *chować do kieszeni*.

Une lecture attentive du texte permet d'éviter beaucoup d'erreurs, car même un extrait aussi bref pose un contexte précis. Malheureusement, il semble que certains candidats n'ont pas su en profiter. Dans un texte où il est question d'une guerre en France et d'une enfance dans l'immédiat après-guerre, traduire *patins à roulettes* par *łyżworolki*, engin de glisse commercialisé dans les années 1980, est, tout simplement, absurde. Quant à la traduction de *capote* par *chalat*, long manteau noir, porté par des Hassidim (communauté confessionnelle des Juifs de l'est de l'Europe), son apparition est totalement incompréhensible. Un soldat de l'armée française en tenue confessionnelle est d'une incongruité qui témoigne d'un manque de réflexion inadmissible de la part d'un candidat à l'agrégation.

L'analyse rapide du texte aurait également permis d'éviter des erreurs de registre. Il est rappelé dans la présentation du texte que celui-ci, en apparence neutre, voire sec, exprime l'intense émotion, décelable dès la première lecture, pourvu qu'elle soit attentive. Il fallait

L'avoir à l'esprit pour traduire : Il *me semble parfois que mon père n'était pas un imbécile*. *Imbécile* ne peut être traduit par *idiota*, *skończony idiota* ou *kretyn* qui sont des vulgarismes inadaptés au sens de ce texte.

Emploi des adjectifs possessifs

L'utilisation de l'adjectif possessif en polonais est beaucoup moins fréquente qu'en français. Le possessif est utilisé uniquement en cas de doute sur l'identité du possesseur dans un énoncé, c'est-à-dire, par exemple, lorsque le sujet de l'énoncé n'est pas possesseur ou lorsqu'il s'agit de construire une opposition du type : « le mien et non le tien ». Autrement, l'utilisation du possessif est incorrecte. Par conséquent, l'apparition systématique, calquée sur le français (qui ne peut s'en passer) du possessif avec *ojciec* est sanctionnée, tout comme *na mojej drodze do szkoły* ou *zdjęcie, które było jednym z moich pierwszych prezentów jakie otrzymałem*. L'utilisation du possessif dans les deux cas est redondante et inutile.

Adjectifs qualificatifs

La place de l'adjectif qualificatif est également sujette à de très nombreuses calques qui aboutissent à une faute de grammaire en polonais. Lorsqu'il exprime une qualité parmi d'autres du substantif et non un trait distinctif d'une espèce par exemple, l'adjectif est placé avant le substantif. Ainsi, la traduction correcte du groupe : *une mort idiote et lente* est : *głupia i powolna śmierć* et non l'inverse. Il en est de même pour *żołnierzak zakupiony dnia następnego* où même une inversion d'ordre stylistique, pratiquée sous certaines conditions, ne se justifie pas.

Il est utile de réviser également les règles de formation des superlatifs, car la forme *najbardziej ciekawa* ne peut être admise. Seule, la forme *najciekawsza* est autorisée.

Numéraux

Curieusement, l'expression de la seule date figurant dans le texte a été source de bien des erreurs. Même si ses règles peuvent paraître compliquées, elle est pratiquée au quotidien. *C'était un premier novembre* a donné lieu à des expressions erronées du type : *był pierwszy listopad*, *to był pierwszego listopada* ou *było pierwszego listopada*. Toutes sont incorrectes soit à cause de la forme du numéral, soit à cause de la forme du verbe. Pour exprimer la date en mentionnant le jour et le mois, les numéraux ordinaux sont suivis du nom de mois au Génitif : *pierwszy listopada*. En ce qui concerne le choix de la forme du verbe, la troisième personne neutre (*było*) ne peut être choisie qu'accordée à la particule *to* : *było to*, *zdarzyło się to* et alors la date sera au Génitif (*pierwszego listopada*).

Aspect verbal

Le choix de l'aspect verbal a également posé problème. *Zostawał trafiony strzałem* est impossible, car l'imperfectif ne peut être utilisé pour exprimer une action achevée. Il en est de même pour la phrase : *J'allais une fois sur [...] la tombe de mon père*. Il est vrai que les verbes français à l'imparfait sont souvent traduits par l'imperfectif en polonais pour exprimer la durée. Mais ici la précision *une fois* et le fait que l'action du narrateur s'est déroulée sans interruption et s'est achevée exclut l'utilisation de l'imperfectif *szedłem*, *jechałem*.

Gérondifs

L'utilisation des gérondifs pour exprimer la succession des événements dans le temps est de moins en moins fréquente dans la langue polonaise parlée. Elle reste néanmoins obligatoire à l'écrit surtout dans un texte littéraire. Le gérondif présent (en *-ąc*) exprime la simultanéité et le

gérondif passé (en *-wszy, -wszy*) l'antériorité de l'événement par rapport à l'action principale de l'énoncé. La traduction : *Pewnego dnia widząc na wystawie żołnierzyka [...] przypomniałem sobie [...]* instaure la simultanéité là où il s'agit d'une succession d'actions : le narrateur voit d'abord le soldat de plomb qui éveille en lui le souvenir de son père. Il est donc nécessaire d'utiliser le gérondif passé : *ujrzawszy*.

Syntaxe – ordre de la phrase polonaise

Il ne faut pas oublier que l'ordre de la phrase polonaise est considéré comme « libre » à tort. L'agencement des éléments de l'énoncé est d'ordre informatif, il paraît donc moins contraignant que celui de la phrase française, néanmoins, il a ses règles. Les éléments de l'énoncé sont souvent ordonnés en fonction de leur importance informative pour l'émetteur. La phrase : *Il y avait de la boue partout*, sera donc traduite par : *Wszędzie było błoto* et non par la construction inverse, calquée sur le français, qui bouleverse l'ordre d'apparition des informations : *Błoto było wszędzie*.

Conseils généraux

D'une manière générale, une relecture attentive de la production finale en polonais doit permettre de débusquer les tournures « étranges », dépourvues de sens — calques et gallicismes, ainsi que, bien entendu, les fautes d'orthographe et de ponctuation, extrêmement nombreuses dans plusieurs copies.

Épreuves orales

Explication de texte littéraire et grammaire

Préparation : 2 h 30 heures. Exposé : 40 minutes (30 pour l'explication littéraire, 10 pour les questions de grammaire). Coefficient : 3
Notes : 8 à 14 sur 20

Cette année après cinq ans d'interruption de l'épreuve d'agrégation de polonais, le jury s'est réjoui d'avoir pu assister à quelques prestations de fort bonne tenue. En effet, certaines candidates ont fait montre d'une grande maîtrise dans l'analyse des textes proposés, grâce à des approches méthodologiques solides et une connaissance approfondie des œuvres. Toutefois, le jury a été forcé de constater des écarts de niveau notables entre les candidats, aussi est-il sans doute important de revenir dans le présent rapport sur le sens et la finalité de cet exercice.

Tout d'abord, on rappellera que l'épreuve de commentaire ne doit en aucun cas être le lieu où le candidat déverse, sans tenir compte de l'extrait qu'il a à étudier, des connaissances générales accumulées sur l'œuvre, son auteur, le contexte de parution, etc. Si l'introduction doit apporter des éléments qui situent le passage et le mettent en relation avec de grands axes thématiques de l'œuvre, il est préconisé aux candidats de se limiter, dans cette présentation initiale, à ceux qui sont susceptibles d'éclairer utilement le passage qu'ils ont à présenter devant le jury. Il faut donc partir d'une présentation du texte à étudier qui fait ressortir uniquement les types d'enjeu auxquels il est lié. La fonction essentielle de l'introduction étant d'exposer et de justifier l'approche qui sera adoptée dans toute l'explication : qu'on l'appelle « problématique », » ou « axe d'interprétation », cette étape doit être élaborée avec le plus grand soin. En premier lieu, l'introduction doit mettre en valeur la spécificité du texte abordé. Certains candidats se condamnent à une étude superficielle du texte dès lors qu'ils ont choisi un axe trop vague ou trop général, pensant ainsi ramener le texte au terrain balisé d'une question de cours (comme ce fut le cas pour l'extrait de *Trans-Atlantique* cette année).

Dans l'idéal, l'introduction donne à voir comment, à partir des caractéristiques les plus saillantes du texte, l'axe de lecture proposé s'impose de lui-même. Dans la pratique, on tentera de le justifier en tenant compte des traits formels du texte autant que de sa thématique. Ainsi, quand on a affaire à un poème, que peut signifier d'emblée le choix de tel ou tel mètre, l'adoption de telle ou telle forme fixe (pour Kochanowski et Mickiewicz cette année) ? Dans un passage en prose où la narration côtoie le dialogue, par exemple, quelles peuvent en être les conséquences autant d'un point de vue rhétorique ou narratologique (agencement des voix et des points de vue) que d'un point de vue esthétique (pour Żeromski et Myśliwski) ? On s'appuiera donc sur la structure d'ensemble du texte où il est nécessaire de distinguer plusieurs mouvements, surtout si l'on entend ensuite en proposer une explication « linéaire ». Cependant, un tel découpage ne tire pas de lui-même sa raison d'être. Outre le fait que cette division permettra au jury de mieux suivre l'exposé par la suite, elle constitue surtout une première interprétation dont le projet de lecture a tout intérêt de se nourrir. En troisième lieu, enfin, le projet de lecture exposé en introduction doit être effectivement mis en œuvre dans le reste de l'explication, ce qui hélas n'est pas toujours le cas. Dans certaines prestations, il semble jouer un rôle accessoire car on perd sa trace au fil du développement pour ne le retrouver qu'en conclusion. Or, c'est tout au long de l'explication que l'on doit percevoir les avancées de

l'interprétation, en lien direct avec le projet initial. On veillera donc à ménager des conclusions partielles au cours du développement et à en faire la synthèse en fin de parcours.

Un texte, rappelons-le, est fait de tensions, dans sa composition interne, d'abord, mais aussi dans son double rapport à d'autres textes au sein de la même œuvre ou du programme tel qu'il a été conçu. Le second cas était illustré cette année par le bloc thématique : Pasek/Mickiewicz/Gombrowicz. Interpréter un texte, ce n'est pas simplement reformuler ce qu'il dit déjà (le paraphraser) ou débusquer en lui des traits dont on sait qu'ils appartiennent à la pensée ou à l'imaginaire de son auteur, par exemple, pour Gombrowicz, se contenter de plaquer sur le texte les notions de patrie et de *filistrie*, sans rapport direct avec l'extrait à commenter mais au contraire montrer son fonctionnement propre. Dans le fragment de *Trans-Atlantique* proposé cette année, la matrice thématique de la bibliothèque invitait à mettre en avant le rapport de Gombrowicz à la culture autour duquel le texte s'articulait. Un texte fait toujours aller son lecteur d'un point à un autre, directement ou non, en ligne droite ou non, selon un chemin qui lui est spécifique et qui, parfois, impose des retours en arrière, colorant ce qui a déjà été lu de nouvelles significations (la cas de Myśliwski, parmi les textes proposés, illustre parfaitement ce type de va-et-vient interprétatif).

Le commentaire lui-même doit être mené de façon structurée et dynamique, selon une démonstration claire allant toujours du plus simple au plus complexe : chaque partie formulant une hypothèse que la suite de l'exposé viendra affiner, contrebalancer, ou compléter. Les parties doivent être équilibrées (maximum sept minutes par partie lorsque le plan en compte trois) et s'enchaîner logiquement selon une progression constante (effet de *crescendo*). Rappelons que le jury n'a pas d'attente préconçue dans la façon de traiter un extrait, mais qu'il doit à la fin de l'épreuve être convaincu de la pertinence de l'approche choisie.

Le moyen le plus sûr de parvenir à emporter l'adhésion de son auditoire est de prendre appui sur des micro-lectures, en contournant ainsi l'écueil des vérités plaquées. En effet, les connaissances acquises pendant l'année ne doivent jamais faire écran ni empêcher le candidat d'être sensible aux enjeux spécifiques du texte (les formules générales du type « Comme toujours chez Gombrowicz » sont bien souvent le symptôme d'une stratégie d'évitement du texte qui est pénalisée).

La conclusion est par excellence le moment de l'explication de texte qui présente de manière synthétique les résultats des axes de lecture successivement déployés au cours de l'analyse et culmine par une interprétation qui surplombe l'ensemble du texte.

Au terme de son exposé, le candidat doit être en mesure de dire ce qui rend singulier le texte qu'il vient de présenter et le cas échéant ouvrir sur une œuvre qui entre en résonance avec celle qu'il vient d'étudier. C'est ainsi que, par exemple, dans le cas du *Thrène X* de Kochanowski, l'évocation rapide d'*Urszula Kochanowska* de Bolesław Leśmian pouvait habilement mettre en valeur l'érudition du candidat. Bien entendu, la mise en œuvre de cette méthode requiert une excellente connaissance des œuvres au programme, alliée à une solide culture générale et à une réelle maîtrise des outils de l'analyse littéraire.

Rappelons aussi qu'il est permis aux candidats désireux de se présenter au concours lors d'une session ultérieure de venir assister à ces épreuves orales pour consolider leur préparation.

Cette année ont été tirés au sort : un texte de la Renaissance (Kochanowski) et trois textes qui s'échelonnent tout au long du XX^e siècle (Żeromski, Gombrowicz, Myśliwski), dont les trois premiers font incontestablement partie du canon culturel polonais.

Pendant le temps de préparation qui est relativement court (2 h 30), le candidat reçoit une photocopie de l'extrait à commenter (photocopie qu'il peut annoter à sa guise), ainsi que l'exemplaire de l'œuvre, dans l'édition au programme (cette dernière pouvant être utile pour situer précisément l'extrait et le mettre en perspective).

Au début de l'épreuve, après l'introduction, il est demandé au candidat, de lire une partie ou la totalité de l'extrait, le jury faisant signe au candidat de s'arrêter. Le jury tient à

souligner l'importance de l'exercice pédagogique que constitue la lecture à voix haute. Celle-ci doit venir véritablement éclairer le texte, en faisant entendre d'emblée à l'auditoire certaines nuances sémantiques, certains glissements de ton et changements de rythme que l'explication à proprement parler viendra ensuite développer : la lecture à haute voix fait donc pleinement partie de l'explication du texte.

L'exposé lui-même ne doit pas excéder vingt-cinq minutes. Rappelons ici que si le jury indique au candidat après vingt minutes qu'il est temps de s'acheminer vers la conclusion, il ne s'agit pas pour autant de mettre fin abruptement au propos : les cinq dernières minutes peuvent être utilisées pleinement. Enfin, l'explication de texte menée en français sur un texte en polonais est suivie d'un court entretien, en français lui aussi, durant lequel le jury peut adresser une question au candidat, dans un échange fluide autour du texte et de son interprétation. Vient ensuite la question de grammaire (dix minutes environ). Celle-ci ne correspond pas à un programme, mais peut porter sur tout point de grammaire illustré dans le texte. La durée totale de l'épreuve n'excède pas quarante minutes.

Stefan Żeromski, *Przedwiośnie*

Le premier fragment était extrait du roman de Stefan Żeromski *Przedwiośnie* (*L'Avant-Printemps*) publié l'année de sa mort, en 1925. Le personnage principal, Cezary Baryka, est déchiré par un conflit qu'éprouvaient beaucoup de Polonais de cette génération entre l'aspiration à une société plus juste et un patriotisme qui unissait dans un même élan faussement égalitaire toutes les classes de la société polonaise contre « l'agresseur bolchevique » lors de la guerre polono-soviétique de 1920 à laquelle Baryka vient de prendre part.

Le passage débute au moment où Cezary arrive dans la propriété familiale de son camarade de régiment Hipolit Wielosławski, aristocrate polonais auquel il a sauvé la vie.

Il était important de rappeler en introduction, sans s'y appesantir toutefois, le bagage émotionnel dont était chargé Baryka : son entrée dans la vie d'adulte brutalement accélérée par l'expérience de la révolution de 1917 à laquelle il a assisté à Bakou. La difficulté résidait ici dans le dosage des éléments nécessaires à la contextualisation du passage. Fallait-il souligner l'enthousiasme révolutionnaire de Baryka à ses débuts, puis la guerre fratricide qui avait emporté ses camarades de classe ? Le déchaînement de la barbarie en marche qui avait conduit à la mort de la mère de Cezary à laquelle il avait assisté en témoin impuissant ? La candidate s'est un peu perdue dans cette masse d'éléments factuels dans laquelle il fallait opérer une sélection, mais dont il était important de rappeler les éléments clef pour la mise en place de la problématique choisie.

L'extrait à commenter s'organise autour de l'opposition entre la tentation qu'éprouve Baryka de plonger dans la douce torpeur de cette Arcadie heureuse, concentré de polonité familière, et la lente montée d'une forme de malaise qu'éprouve le jeune protagoniste face à l'immobilisme social qui maintient Nawłóć dans un hors-temps ne pouvant que conduire à une catastrophe imminente. La construction du passage obéit à un mécanisme de défamiliarisation dont le regard de Cezary se fait l'instrument, moyen de souligner sa solitude au milieu de ces effusions de joie dont il subit pourtant le charme. Le texte construit ainsi, par touches successives, cet entre-deux dans lequel se trouve Baryka, entre émotion et volonté de s'abandonner à la joie de ses hôtes soulignée par tout une gestuelle (embrassades, accolades, pleurs) et la distance lucide qu'introduit un agencement auctorial qui distille l'ironie. Dans ce contexte, les coups de feu qui claquent derrière les fenêtres du manoir, manifestation de joie de la domesticité accueillant le retour de guerre du jeune maître, sont annonciateurs d'un brusque retournement possible du *statu quo* social.

Il était crucial de bien contextualiser le passage en le replaçant dans les enjeux politiques de l'époque sans perdre de vue la dimension intertextuelle du texte et le dialogue souterrain avec *Pan Tadeusz*. En effet, l'utopie bucolique de Nawłóć ne prend de sens que par

rapport au Sopllicowo de Mickiewicz, dans un jeu de retournements parodiques que l'accumulation des diminutifs signale au lecteur dès les premières lignes de l'extrait.

La conclusion pouvait inscrire le texte dans la problématique de la liquidation de l'héritage sarmate, illustré dans le programme par les œuvres de Pasek, Mickiewicz et Gombrowicz, auxquelles on pouvait faire une allusion rapide, si toutefois les jeux intertextuels de *Przedwiośnie* avec les paradigmes sarmates avaient fait l'objet de l'un des axes de l'analyse. On pouvait aussi souligner la spécificité polonaise du rapport entre tradition et modernité dans le contexte de la reconstruction identitaire de l'après 1918.

La question de grammaire portait sur la formation et l'emploi des diminutifs qui apparaissent dans le texte (*damula, kubraczek, chudzina*, etc.). Ils sont formés par un nombre restreint de suffixes et produisent des effets de sens opposés, de diminutif effectif ou de grossissement d'un trait, quand ils ne sont pas simplement lexicalisés (*kieliszek*).

Jan Kochanowski, *Treny*

Le deuxième texte fait partie du cycle des *Thrènes* de Jan Kochanowski, poète le plus emblématique de la Renaissance polonaise, considéré comme le véritable créateur de la poésie polonaise à qui il a donné son instrument, ses références, son objet et sa tradition. Les *Thrènes* (en polonais *Treny*), cycle de dix-neuf lamentations dédiées à sa fille Orszula morte à trente mois, paraissent en 1580, quatre ans avant la mort de Kochanowski et constituent la dernière œuvre importante du poète, l'exemple même de la tradition antique revisitée et renouvelée dont Kochanowski apparaît comme le représentant et que l'analyse pouvait mettre en valeur.

Le thrène X occupe une place à part dans le recueil, ce qui permettait de construire l'axe d'analyse du poème autour de la valeur de pivot qu'il assume dans l'économie du cycle. En quoi consiste ce statut particulier ? Quel palier de désespoir atteint le sujet lyrique dans l'espace même du poème ? Peut-on y voir la métonymie du désespoir paternel qui s'affirme à partir du milieu du cycle ? À quoi aboutissent les neuf questions rhétoriques construites autour du *topos* médiéval de *l'ubi sunt* (devenu où est-elle ?) ? Selon quelles modalités et par quels paliers successifs s'opère la déconstruction de l'idée chrétienne de l'abandon du monde terrestre au profit de Dieu face à la brièveté de la vie et à la vanité des richesses ? Où se situe le point de basculement vers une tonalité radicalement autre, celle où dominant le désespoir et le vertigineux sentiment de vide ? La montée tragique culminant par ce vers qui frôle le blasphème « Où que tu sois, si tu es » (« *Jeśliś jest* », v. 15), où le mode hypothétique se fait l'instrument de la révolte. Voici les questions autour desquelles pouvait tourner la première phase de l'analyse.

Le deuxième axe pouvait être construit autour de la problématique du progressif détournement des éléments codifiés par la tradition de la poésie funèbre et le jeu avec ces mêmes conventions, tout en bousculant les usages de son temps, pouvait fournir l'ossature du deuxième axe.

Le troisième s'organisait quant à lui autour de la question du renouvellement du genre et de la mise en place de cette poétique de l'humain trop humain, transition entre l'héritage médiéval et l'humanisme. En dialoguant avec les traditions antique (la barque de Charon qui emporte l'enfant bien aimée) et *chrétienne* (l'ange au paradis ou âme qui erre au purgatoire), le poète les relativise par rapport au tragique de l'expérience vécue. Le non-sens de la situation est toutefois exprimé dans des vers de treize syllabes, avec une césure régulièrement distribuée (7 + 6) et des rimes riches qui scandent le lamento. La stabilité de la forme poétique semble ainsi sauver le moi humain du chaos dans lequel il est sur le point de sombrer.

La question de grammaire portait sur la mobilité de la désinence personnelle au passé (*Niżes sie ... urodziła ; Gdzieśkolwiek jest*, etc.) Le déplacement de la désinence ne peut se faire que « vers la gauche », à condition de rester dans la même proposition, tout lexème hormis les prépositions pouvant servir de support. Il est moins courant et plus contraint en polonais contemporain.

Witold Gombrowicz, *Trans-Atlantyk*

Le troisième texte était tiré de *Trans-Atlantique* roman de Witold Gombrowicz publié en 1953, qu'il fallait introduire brièvement en précisant les conditions de sa publication et son appartenance à la catégorie de l'autofiction. En partant de la signification du titre et notamment du préfixe « trans » avec toutes les transgressions qu'il annonce, on pouvait enchaîner sur celles qui structurent l'extrait : les transgressions culturelles et sexuelles.

L'extrait porte sur la description de la bibliothèque, pièce d'apparat du château de Gonzalo, l'un des morceaux de bravoure du roman où les codes sarmates poussés jusqu'à la caricature sont utilisés au service de la dénonciation d'une dérive qui selon Gombrowicz menace la culture et qui se nomme la surproduction : le vertige du nombre au dépend de la qualité « elles se dévaluent [les œuvres] du fait de leur profusion » (« Tanieją od nadmiaru swego »). Cette attaque de l'art menacé par l'excès de l'intellect et le danger de l'abstraction qu'il a résumé dans son *Journal* par la formule « plus c'est intelligent, plus c'est bête », débouche chez Gombrowicz sur l'opposition entre nature et culture dont Gonzalo en Sarmate qui pose un regard condescendant sur les « productions culturelles » de son temps devient un génial porte-parole. C'est autour de cet axe que pouvait s'articuler la problématique de l'analyse.

Dès le début du texte, la bibliothèque est décrite par un vocabulaire puisé dans la nature, on lit en effet : « montagnes [de livres] avec leurs précipices, leurs falaises, leurs canyons, leurs pics », l'original polonais poussant ce champ lexical encore plus loin : « góry, przepaści, zręby, jary, usypiska, rozdoły ». Du choc de ces deux registres naît un premier effet comique. Puis, par touches successives, la scène bascule dans le grotesque, la bibliothèque devenant le lieu de l'affrontement des antinomies gombrowiczéennes. « Sur ces montagnes, assis, des Lecteurs très maigres, en train de lire tout ça ». Lecteur maigre renvoie à « chudy literat » et là encore le caractère malsain, antinaturel de ces montagnes de nourriture spirituelle est mis au service de la dénonciation de cet excès de la culture en recourant à l'un des procédés favoris de Gombrowicz : incarner des locutions proverbiales en situations comiques.

Dès le début de la description, apparaît un terme qui chez Gombrowicz est le signal d'un type de stratégie qui domine dans l'ensemble du roman : « dans la pièce [...] **amas** de livres, de manuscrits à même le plancher [...] », or ces amas de livres (en polonais « kupy książek ») renvoient au tas sarmate allusion à « kupa mości Panowie, kupa » idiome qu'affectionne Gombrowicz et annonçant d'emblée la couleur. Attaquer la culture de la position du Sarmate est une stratégie adoptée et revendiquée systématiquement par Gombrowicz. Le reste de l'extrait est construit pour nourrir cette coloration Sarmate par le recours à une langue artificielle et fabriquée, qui pousse la stylisation jusqu'à la caricature. Tous ces procédés de dialectalisation et d'archaïsation qui ont été progressivement mis en place dans le roman se trouvent concentrés ici et accèdent à une sorte de palier dans la dimension grotesque du roman avec tout un registre animalier typique de l'univers de chasse de l'ancienne Pologne. « Les livres se mordent l'un l'autre et finiront par s'entre-dévorer comme des Chiens ». La répétition et l'accumulation de ce bestiaire (braque, blaireau, chien-loup, carpe, pour finir par veau à deux têtes) provoque, par une insistance exagérée sur le code sarmate, un effet de saturation, de surcodification, qui ne peut que provoquer le rire libérateur du lecteur.

À cela s'ajoute un recours constant à la technique du bricolage textuel, qui consiste en l'intégration des locutions proverbiales (« Tel pays, telles mœurs » (« co kraj to byczaj ») et des dictons déjà existants, à ceux créés de toute pièce par Gombrowicz. Cela dit, même ceux qui semblent entièrement créés par l'auteur, sont souterrainement minés par l'idiome, et tout à coup, au détour d'une phrase, font des clins d'œil au lecteur, sonnent familièrement à son oreille, pour, l'instant d'après, basculer dans le grotesque.

L'idée de la pétrification de la culture dans des symboles qui deviennent des signes extérieurs de richesse et de statut social, chère à Gombrowicz, est ici parfaitement incarnée. La bibliothèque apparaît comme lieu de pouvoir, une pièce d'apparat (« najcenniejsze dzieła, geniuszów samych », les œuvres les plus précieuses des génies les plus rares), aucun nom,

aucune précision n'est donnée, c'est LA bibliothèque comme signe (« *zastaw się a postaw* » : « *Czytelników zgodziłem, słono im place* », « *stać mnie !* »)

Mais les antinomies gombrowiczéennes ne s'opposent pas de façon statique, elles se mélangent (« *Wzrastające pomieszanie* ») et s'affrontent (« *Gryzą się* »). Gombrowicz introduit ici son idée d'abâtardissement, signe de modernité et du caractère vivant d'une culture. À force de se croiser (« *gryźć* » dans le double sens de à la fois se croiser et se mordre ici s'opposer, jurer comme les couleurs qui jurent), les races se renouvellent, d'ailleurs la métaphore du croisement et d'abâtardissement est filé à propos d'un petit chien qui passe pour finir par envahir la deuxième partie du texte. On assiste alors au croisement des races et des genres pour culminer par un métissage généralisé incarné par le métis Gonzalo.

En conclusion, on pouvait rapprocher cette scène de celle du duel verbal avec le « *gran escritor y maestro* », autre morceau de bravoure du roman, référence claire à Jorge Luis Borges et à sa conception d'une culture raffinée pour *happy few* que Gombrowicz combattait violemment. Le thème de la bibliothèque étant central chez Borges, l'allusion à « La Bibliothèque de Babel », nouvelle que Borges publie en 1941 était ici assez facile à décrypter, devenant source des jeux intertextuels qu'affectionne Gombrowicz.

Le piège ici, dans lequel la candidate est tombée, consistait à déverser le cours à partir de cet extrait et à y plaquer les problématiques liées à l'opposition entre patrie et filistrie, sarmatisme et modernité et tous les règlements de compte avec la polonité que Gombrowicz mène dans l'ensemble du roman.

La question de grammaire portait sur les phrases sans sujet au nominatif (*już mnie wstyd, niesporo nam do rozmowy było*). Le cas se présente en l'absence de verbe proprement dit, la fonction verbale étant assurée par un prédicatif (*wstyd, strach, trzeba, można*, etc.), l'éventuelle présence d'une forme de *być* ayant une fonction temporelle et non personnelle. L'élément substantival sujet, ne pouvant être au nominatif, est alors au datif.

Wiesław Myśliwski, *Widnokrąg*

Le quatrième texte était tiré de *Widnokrąg* (*L'Horizon*), roman de Wiesław Myśliwski, publié en 1996.

L'extrait étant long, il fallait veiller à bien évaluer le temps de la préparation comme de la présentation elle-même et plutôt que de faire une analyse linéaire, il était indiqué de faire un commentaire, structuré autour de deux ou trois axes de lecture.

Le titre de l'extrait « *W poszukiwaniu zgubionego buta* » imposait d'emblée la perspective proustienne du temps retrouvé, des souvenirs d'enfance qui refluent, à partir de l'objet prétexte à une remontée dans le temps, ici la chaussure perdue. Le détournement légèrement ironique des codes proustiens et leur utilisation dans un contexte en apparence à l'opposée de l'univers de la *Recherche* pouvait être intégré à une réflexion sur l'universalité des scènes épiphaniques et de leur pouvoir de révélation. L'extrait est en effet construit autour de ce qui dans la vie de Piotr s'apparente au concept freudien de scène originaire ou scène primitive, c'est-à-dire traumatique (« *serce mi zamarło z przerażenia* ») à l'origine d'un sentiment de culpabilité et d'une fêlure qui marquera pour le restant de sa vie ses relations avec sa mère. L'extrait est d'ailleurs construit sur une polarisation entre le personnage de la mère, résolument placée du côté de la vie pratique, des soucis du ménage, de l'organisation de la vie quotidienne (« *trzeba oszczędzać* »), de l'action (« *ojcu kazała* », « *złapała walizki* », « *pchnęła furtę* »), et celui du père passif, rêveur, détaché des choses matérielles. L'une est caractérisée par des verbes d'action, des commandes, là où l'autre monologue, s'attarde en commentaires. Chez la première le narrateur pointe un souci maniaque des apparences, la pression du qu'en dira-t-on, l'obsession du regard de l'autre (« *tutaj kto Cię będzie widział* », « *bo jakby to wyglądało* »), la mauvaise foi (« *Mówiłam nie idź boso ! Ziemia zimna, już jesień* ») alors que le passage débute par la commande qu'elle adresse à son fils « *Co ty w butach idziesz [...] zdejmij synu. Ziemia*

już nagrzana »). Le père, au contraire est du côté de la tendresse, de l'empathie (« Nie będzie mu zimno bosy ? », « Zgubił no to zgubił. Trudno, mówi się. »).

Cependant l'opposition si tranchée au début de l'extrait entre le père et la mère s'estompe au fur et à mesure, et un autre aspect du personnage de la mère affleure à la surface, la narration s'attarde sur ses petits gestes de tendresse bougonne, de gentillesse bourrue : « Odpocznij boś jakiś taki blady », « Kropelki masz zaraz na brzegu w tej walizce » ; quand ils s'arrêtent pour pique-niquer, elle ne mange qu'un œuf là où elle en donne trois à son mari et deux à son fils, cela instaure progressivement une perspective différente par rapport à la force de l'émotion ressentie sur le moment, preuve du regard d'adulte, qui rectifie et nuance l'injustice des jugements de l'enfance.

Scène aussi ordinaire en apparence qu'essentielle dont Myśliwski recrée la trame par petites touches, apposées successivement, sorte d'instantanés où l'émotion capte l'essence des choses. On pouvait insister ici sur l'art de Myśliwski de conjuguer la douleur et la poésie, l'émotion et la lucidité du regard. L'extrait, à l'image du roman est infiniment triste et infiniment reconfortant. La force de la scène est d'explorer ces moments où l'autorité de l'adulte dérape, où la faille fait naître l'émotion (« doznałem dziwnego wzruszenia »), où les rôles s'inversent et l'enfant devient adulte. Quelque chose s'est produit, un mur protecteur s'est effondré ; le désespoir disproportionné de la mère, ses larmes (« nie mogła tego płaczu utamować »), disent toute sa fragilité, elle si énergique en apparence, si décidée dans sa lutte pour la survie. En face, il y a l'émotion du petit garçon, son désarroi à la voir si désemparée, son impuissance à calmer ce qui pour elle revêt la forme d'une tragédie, de l'échec d'une vie et cela le construit en tant qu'être. Myśliwski y fait une analyse très fine de la construction de la personnalité : on se construit contre quelque chose, contre les parents (ici la mère) ou contre une situation.

La conclusion pouvait porter sur le caractère métonymique de cette scène, révélatrice du propos du roman tout entier, magistrale leçon de Myśliwski sur ce que l'on *porte en soi* : bribes d'émotion, souvenirs des faits qui révèlent nos proches. Et ce sont ces bribes qui pour lui forment notre sensibilité, notre manière de voir, de réagir. C'est dans ce terreau que se forge pour lui l'imaginaire d'un être. On pouvait ouvrir sur l'ensemble du roman et montrer que la scène telle qu'elle nous a été décrite entraîne des fêlures dans la personnalité de Piotr et modifie l'orientation de sa vie. Une scène-épiphany, un moment d'arrêt où la description précise du déroulé des événements s'allie à une écriture tout en ellipse. On voit et on sent l'époque à travers les silences, à travers ce qui n'est pas dit : la misère de la Pologne de l'après-guerre, le dur quotidien des rapatriés de l'Est.

La question de grammaire portait la formation de l'impératif (*zdejmij, zjedz, zrób*, mais aussi *chodźżeż*). Le suffixe *-ż(e)*, ici redoublé permet d'appuyer l'injonction, qui peut se formuler également au présent de l'indicatif (*No, idziemy*).

Leçon

(Préparation : 4 heures. Exposé : 45 minutes. Coefficient : 3)
Notes : 10 à 16 sur 20

La leçon peut porter sur une question de littérature, de civilisation de linguistique. Elle doit être donnée en polonais dans les deux premiers cas, en français dans le dernier.
Les candidates ont tiré au sort une question de civilisation et trois de littérature.

Commençons par quelques remarques d'ordre général déjà évoquées dans les rapports précédents. Cette épreuve sert à juger les capacités des candidats à présenter dans un polonais correct voire littéraire des questions portant sur la littérature et/ou civilisation polonaises. N'oublions pas que le futur professeur s'adresse à des élèves français (même s'il est probable qu'ils ont des origines polonaises). Il faut donc se mettre à la portée des élèves, sans laisser de côté le savoir d'un chercheur érudit. Être clair (annoncer le plan !), simple mais pas simpliste et faire le tri des ouvrages les plus appropriés. Le plus difficile dans cet exercice, sans doute, est de rester compréhensible, de capter l'attention des élèves, et en même temps transmettre l'essentiel, ne pas baisser le niveau, ne pas céder à la tentation de la facilité. C'est tout un art que de trouver un juste équilibre entre un discours savant fondé sur des termes universitaires, et une présentation à caractère pédagogique. Il est utile de se « mettre en situation », de se servir du tableau, faire des petites conclusions avant d'attaquer la conclusion générale. Le don pédagogique peut être inné, mais c'est une qualité qui s'apprend... La réflexion personnelle, la passion d'enseigner – voilà sans doute des éléments qui caractérisent un bon professeur.

Leçon de civilisation

Walka piórem o naprawę Rzeczypospolitej szlacheckiej w drugiej połowie XVI wieku.

La candidate qui devait caractériser la lutte des hommes de lettres pour la réforme de la République nobiliaire dans la seconde moitié du XVI^e siècle a donné d'abord un aperçu historique du mouvement dit de l'« exécution des biens et des droits » tout en posant une série de questions qui constituent le plan et la problématique de la leçon. Quels étaient les origines, les objectifs et les idéologues de cette action collective ? Quelles réformes a-t-elle réussi à réaliser ? Quels projets de réformes ont échoué et pourquoi ? Comment le mouvement a-t-il influé sur l'histoire de la Pologne ?

Entrepris essentiellement par la noblesse petite et moyenne, il est dirigé contre l'aristocratie polonaise, c'est-à-dire les magnats, et contre le haut clergé catholique. Il se forme dans un contexte historique bien particulier : le nouveau roi de Pologne, Zygmunt-August (Sigismond II Auguste), est soutenu par des magnats (dont la puissante famille des Radziwiłł) qui possèdent les immenses terres de donations royales, alors que l'État manque de recettes pour son administration et sa défense. Animée en partie par l'hostilité envers les magnats, en partie par le désir de changements institutionnels lequel traduit ses propres intérêts, la noblesse élabore tout un programme de revendications. Elles portent sur la réforme de la justice, des finances publiques, de l'armée et un renforcement de l'union avec la Lituanie pour abaisser les grands et uniformiser les statues nobiliaires. Les idéologues du mouvement, parmi lesquels figurent Andrzej Frycz-Modrzewski, Hieronim Ossoliński, Jakub Ostroróg, incarnent à la fois les intérêts de la noblesse et les dépassent quand ils dénoncent l'exploitation des serfs ou l'iniquité de la justice.

En raison du revirement politique de Zygmunt-August et son adhésion au « mouvement d'exécution », celui-ci l'emporte sur l'opposition de magnats. Le quart des sommes provenant des donations royales rendues à l'État (*kwarta*) doit être affecté à la constitution d'un corps d'armée de 3 000 hommes. L'Église, jusque-là exempte de toute

contribution, est désormais obligée de participer financièrement à la défense du pays. En vertu de l'Union de Lublin (1569), les liens institutionnels entre la Pologne et la Lituanie se trouvent renforcés : même si cette dernière garde un Trésor, une armée et des lois propres, la « République des deux nations » aura désormais un seul souverain commun élu par une diète commune et mènera une unique politique étrangère. Enfin, les nobles de toutes les parties du territoire de l'État ainsi unifié jouiront de mêmes droits et privilèges.

Malgré les succès incontestables du mouvement en question, certains projets de réformes ne sont pas mis en œuvre en raison de leur caractère social et politique jugé trop radical. Dans sa majorité, la noblesse s'oppose à l'égalité civile de tous les états devant la loi confirmant ainsi l'exclusion de la « nation » des bourgeois et des paysans. Elle résiste inflexiblement à toute proposition d'amélioration du sort de ces derniers. Elle rejette les tentatives de réforme de la loi sur l'homicide selon laquelle les paysans coupables de ce crime étaient passibles de la peine capitale, alors que les nobles risquaient une simple amende. Tenant à ses privilèges et à ses droits fondamentaux, elle reste sourde à la critique de la fameuse loi de 1432 *Neminem captivabimus*, qui interdisait d'emprisonner les nobles sans jugement et qui, en pratique, équivalait à la loi d'impunité empêchant l'arrestation préventive, même en cas de culpabilité évidente. Le programme de création d'une Église nationale unique, indépendante du Vatican, à l'instar de l'anglicanisme, échoue finalement à cause d'une part de l'opposition du clergé catholique, d'autre part de celle des protestants et des orthodoxes auxquels la Confédération de Varsovie de 1573 garantissait la liberté de religion.

Comme le « mouvement d'exécution » est principalement dirigé contre les magnats et les prélats catholiques, cible d'attaques privilégiée des religions réformées assez puissantes dans la Pologne de la seconde moitié du XVI^e siècle, la question du pouvoir royal reste relativement peu débattue en son sein. L'un des écrivains politiques les plus éminents de l'époque, Andrzej Frycz-Modrzewski considère dans *De Republica emendanda* (1551) le roi comme le plus haut dignitaire de l'État qui doit pourtant respecter les usages et les lois de la République.

Cette question prend de l'importance à la fin du XVI^e siècle, après l'extinction de la dynastie des Jagellon et l'instauration de l'élection libre, en 1573. Désormais, les magnats instrumentalisant la peur d'un pouvoir monarchique fort, qui pourrait limiter la « liberté dorée » obtenue grâce au « mouvement d'exécution » et scellée dans les articles dits « henriciens » (voir le rapport sur la composition de civilisation), s'érigent en alliés de la noblesse dans sa lutte contre des velléités absolutistes, vraies ou supposées, des rois électifs.

Se concentrant presque exclusivement sur les écrits de Modrzewski, la candidate a passé sous silence ceux de Piotr Skarga. Or, il fut l'un des premiers à mettre en garde contre le danger d'affaiblissement des prérogatives royales. Tout comme Robert Bellarmin, théoricien de l'absolutisme, il se prononce dans ses *Sermons de diète* (1597) pour un pouvoir monarchique fort et l'abrogation de certains privilèges nobiliaires, dont l'élection libre. Skarga est aussi l'une des figures emblématiques de la fin du XVI^e siècle car sa pensée marque la victoire de la Contre-Réforme sur la Réforme, ainsi que le passage de la Renaissance au baroque jésuite en Pologne. Il est intéressant d'observer que tout comme Frycz-Modrzewski, Skarga dénonce la situation des paysans et demande l'instauration des mêmes peines pour les mêmes délits, mais autant le premier justifie la réforme du droit pénal par la « loi naturelle », autant le second invoque la « loi divine », conformément à la doctrine médiévale, reprise au XVII^e siècle.

Pour conclure la leçon, la candidate rappelle brièvement l'influence du mouvement des réformes sur l'histoire de la Pologne. Certaines idées resurgissent au siècle des Lumières, pour n'être progressivement réalisées qu'au XIX^e siècle. Il s'agit, en particulier, de la mise en cause du servage et de l'exclusion de la nation des bourgeois et des paysans. D'autres idées, comme celle de confier l'organisation du système d'éducation à l'État (création de la Commission de l'Éducation nationale), sont mises en œuvre après le premier partage du pays, en 1772. D'autres idées encore, très en avance pour l'époque, comme celle formulée par les « Frères polonais » (l'aile la plus radicale du calvinisme, dont certains partisans des réformes étaient très proches)

de renoncer à la guerre en tant que moyen de résoudre des conflits, restent d'actualité et ne cessent d'inspirer des courants de pensée libertaires. De cette façon, le programme des réformes, loin de concerner uniquement la Pologne du XVI^e siècle, débouche sur des questions d'ordre universel. C'est ce que la candidate dans sa leçon, en général bien structurée et convaincante, aurait pu rappeler.

Leçon de littérature

Taniec w literaturze polskiej. Scharakteryzuj sposoby ujęcia i funkcje motywu tańca w literaturze różnych epok na przykładzie wybranych dzieł z programu.

Il s'agissait d'analyser les œuvres majeures de la littérature polonaise où la danse remplit le rôle d'un véritable protagoniste, bien que souvent symbolique. Ainsi, si l'on commence par *Messire Thaddée (Pan Tadeusz)* d'Adam Mickiewicz, il convient, comme l'a fait la candidate, de souligner le caractère particulier de la polonaise qui clôt d'une manière solennelle, idyllique et quelque peu irréelle toute une époque de la culture nobiliaire. C'est en quelque sorte une danse d'adieu, de non-retour. La description de cette danse, vivante, animée, dynamique, est cependant la preuve de la vivacité de la tradition, et les personnages de Tadeusz et de Zosia peuvent être perçus comme les garants de cette continuité – malgré tout...

En revanche, la danse de *La Noce (Wesele)* de Stanisław Wyspiański, est celle d'un marasme, d'une impuissance à se soulever et à se battre pour l'indépendance de la patrie. C'est une danse « à la place de », une danse dont le symbole est le cercle (vieux ?), forme fermée symbolisant l'espace impossible à rompre, à ouvrir, des aspirations nationales. Le message de cette pièce de théâtre, fondatrice, symbolique et essentielle, nous plonge dans la thématique de la défense des valeurs nationales polonaises, il est donc évident qu'un bref rappel de la situation de la Pologne au début du XX^e siècle s'impose. Il serait également utile de mentionner les danses qui précèdent celle de la fin, à savoir toutes celles qui donnent le ton au mariage de Lucjan Rydel et Jadwiga Mikołajczykówna – ce serait aussi l'occasion de rappeler le contenu de toutes les scènes de la pièce. La question du « personnage » important du bonhomme de paille (*chochoł*) est cruciale, étant donné les riches connotations que l'expression « *chocholi taniec* » véhicule dans bien des situations même aujourd'hui... Le désespoir porté par cette expression et, partant, par cette danse apathique est cependant atténué grâce au même bonhomme de paille qui cache en lui un roseau – éclora-t-il au printemps, en apportant de nouveaux espoirs à la nation polonaise ? Ou cette danse restera-elle maudite à jamais et ressemblera-t-elle à une danse macabre ?

Le thème de la danse lors d'un mariage « emprunté » à Wyspiański peut être analysé avec profit comme un motif important du livre de Jerzy Andrzejewski, *La Pulpe (Miazga)*. Après avoir rappelé les trois actes du livre et mentionné le rôle du journal intime de l'auteur qu'il contient, la candidate a justement souligné les ressemblances avec *La Noce* : confrontation des différents milieux et couches sociaux, absence d'idée unique sur la question nationale... La scène de la danse dans *La Pulpe* est cependant une caricature de la danse du bonhomme de paille et symbolise la dépendance de la Pologne envers l'URSS. Il s'agit en effet d'une danse folklorique russe, le *kazatchok*, figure même de l'adaptation forcée de la culture polonaise au dictat soviétique...

On pourrait peut-être mentionner dans la présentation, ne serait-ce que très brièvement, une autre danse célèbre pour la littérature polonaise de l'après-guerre, à savoir le tango de la pièce homonyme de Sławomir Mrożek. Cette pièce explore également la question de la passivité de l'intelligentsia face à l'oppression idéologique et la « force nue ». Eugeniusz se « laisse faire », se laisse guider en dansant le tango avec Edek, cette danse qui symbolise la culture populaire de masse et que Mrożek associe à la chute des valeurs de la culture haute. Certes, ces ouvrages ne

figurent pas au programme, mais n'est-il pas utile de profiter de chaque occasion pour enrichir la culture générale des élèves ?

Leçon de littérature

Bohaterstwo - różnorodnie przedstawiony motyw w literaturze polskiej. Omów temat na podstawie wybranych utworów z programu.

La candidate a commencé sa présentation par le juste constat sur l'ambiguïté du terme *bohaterstwo* (« héroïsme »). Elle en a donné une définition provisoire : c'est un acte de courage lié à des risques importants, donc celui de perdre sa vie. Ce terme, souvent associé dans la culture européenne à la lutte armée, appartient à l'épopée homérique ou encore à la chanson de geste.

Le premier exemple peut provenir de *Messire Thaddée (Pan Tadeusz)* avec sa problématique des actes ambigus de Jacek Soplica/l'abbé Robak...

L'œuvre de Stanisław Wyspiański, auteur considéré par la candidate comme l'héritier de la tradition romantique, peut être analysée comme une réflexion sur l'utilité/l'efficacité de l'acte militaire, et donc héroïque. Il est judicieux de douter du bien-fondé d'un tel acte (la société n'y est pas prête, ce qui le voue à l'échec), mais en même temps, comment ne pas l'approuver ? Toute la complexité de la question de l'héroïsme, valable d'ailleurs tout au long du XX^e siècle, est ainsi posée. De tels actes n'ont plus d'utilité une fois que la Pologne a recouvré son indépendance ? Le personnage de Gajowiec de *l'Avant-Printemps (Przedwiośnie)* de Stefan Żeromski est ici important. Il voudrait un État fort, fort de son système juridique qui garantirait sa puissance, sans le besoin de recourir à des actes de bravoure. La figure de Baryka qui marche dans le cortège certes, mais *seul*, évoque-t-elle le retour du héros romantique ? Dans tous les cas, le positivisme rompt avec l'idée de la lutte commune armée romantique.

Dans la littérature de l'après-guerre, Tadeusz Różewicz crée son protagoniste dans *Le Fichier (Kartoteka)*, qui s'appelle le Héros (*Bohater*), appellation dont l'ambiguïté en polonais déjà évoquée ressort de plus belle. Est-il réellement le Héros, ou simplement le personnage principal de la pièce ? Il a assurément commis des actes héroïques pendant la guerre, mais à présent ? Son existence (il végète plus qu'il ne vit) est celle d'une personne déprimée pour qui se lever de son lit signifie commettre... un acte héroïque. Cette apparente paresse vient-elle du fait que le Héros/Protagoniste est conscient de l'absurdité de l'acte de tuer ? Du caractère grotesque de tel acte ? N'oublions pas que le Héros de Różewicz a tué un des soldats par mégarde, en nettoyant son arme...

De même, dans le *Trans-Atlantique (Trans-Atlantyk)* de Witold Gombrowicz, on a affaire à la négation de la définition « classique » de l'héroïsme.

Pour clore ces réflexions et arriver à une conclusion originale, la candidate revient à la littérature ancienne, et évoque le thrène XIX de Jan Kochanowski. La mère du poète y apparaît pour lui signifier que « (sup)porter le destin de l'homme peut s'avérer être un acte héroïque ». Cette constatation fait penser à Wiesław Myśliwski. N'est-ce pas le cas de ses personnages ? Leur combat de tous les jours est bien la preuve de leur « héroïsme ordinaire ».

On peut regretter que la candidate n'ait plus eu le temps de parler des entretiens de Hanna Krall avec Marek Edelman (*Prendre le bon Dieu de vitesse/Zdążyć przed panem Bogiem*) où le dirigeant de la révolte du ghetto de Varsovie magnifie l'héroïsme « simple » (la fille qui préfère accompagner sa mère vers la mort plutôt que de rester du côté de la vie, alors qu'elle en a la possibilité) et le met en opposition avec la mort héroïque des insurgés. Le même respect voire l'admiration pour la « mort civile » est présent dans *Mémoires de l'insurrection de Varsovie (Pamiętnik z powstania warszawskiego)* de Miron Białoszewski. Là aussi, comme pour la présentation précédente, ces ouvrages ne figurent pas dans le programme, mais les mentionner ne serait-ce que brièvement aurait permis d'introduire la notion de *bohaterszczyzna*, en rapport avec l'ambiguïté du terme « héroïsme » telle qu'elle apparaît dans la culture polonaise.

Leçon de littérature

« Nie przeczę: *Trans-Atlantyk* jest między innymi satyrą. I jest także, między innymi, dość nawet intensywnym porachunkiem... nie z żadną poszczególną Polską, rzecz jasna, ale z Polską taką, jaką stworzyły warunki jej historycznego bytowania i jej umieszczenia w świecie (to znaczy z Polską słabą). »

W. Gombrowicz, Przedmowa do polskiego wydania *Trans-Atlantyku*, (1957)

Trans-Atlantyk Witolda Gombrowicza jest rozrachunkiem z pewną kategorią Polaka i polskości. Omów, opierając się na wnikliwej analizie powieści.

Sans trop entrer dans les détails biographiques, un rappel des circonstances du départ de Gombrowicz de Pologne, de son exil subi et non choisi et de son combat avec toutes les formes d'oppression du collectif sur l'individuel était indispensable.

Il convenait ensuite de résumer brièvement les enjeux du roman et de le contextualiser dans le cadre de la littérature polonaise de l'après-guerre (liens avec la revue *Kultura*). Une bonne amorce du sujet partait des significations possibles du titre du roman en insistant sur les différents sens du préfixe « trans » : translation géographique (Pologne et Argentine, Vieille Europe et Nouveau Continent, univers rural et urbain), transgressions nationales (patrie et filistrie) et érotiques (corps souffrant et corps jouissant). Ce qui devait déboucher sur l'annonce d'un plan qu'il était bon d'inscrire au tableau, les candidats ne devant pas oublier qu'il s'agit d'une leçon où les qualités de clarté et d'aptitudes didactiques sont appréciées.

Le plan pouvait s'articuler autour de différents traitements de la catégorie de polonité dans le roman. Il était important d'introduire les principales antinomies gombrowiczéennes :

- Patrie (*Ojczyzna*) avec son culte du père et Filistrie (*Syncyzyna*) qui installe le fils au centre ;
- Pureté de l'univers patriarcal polonais et métissage du Nouveau Monde (le *melting pot* argentin incarné par le personnage de Gonzalo) ;
- Corps dont l'unique destinée est d'être de la chaire à canon opposé à la beauté et à la jouissance d'un corps non instrumentalisé par une finalité patriotico-héroïque.

Il était bon de partir ici des épisodes précis repérés dans le roman (le duel sans balles, la cave de torture).

La satire comme stratégie littéraire était au centre de la citation proposée et devait donc constituer une partie importante du plan. Ainsi la satire comme moyen de déconstruction d'une identité polonaise idéale devait être particulièrement mise en avant, ce qui, soit dit en passant, a manqué dans l'exposé de la candidate. Identité idéale, c'est-à-dire artificielle, entièrement fabriquée. En effet, il était opportun de montrer comment une certaine couleur locale polonaise construite autour du modèle nobiliaire grossi et poussé à la caricature par Gombrowicz, rend palpable dans le roman le système des valeurs sur lequel repose l'univers mental de la polonité. Derrière le kitsch des stéréotypes culturels, l'auteur de *Trans-Atlantique* parvient à saisir les fondements de la « forme polonaise ». On pouvait ainsi dégager quatre pôles autour desquels sont regroupés les procédés satiriques du roman :

- Dieu : rituel (prière, génuflexions)
- Patrie : patriotisme (devoir, héroïsme, sacrifice, souffrance)
- Tradition : transmission des valeurs (culte des aînés, dichotomie père-fils, code de l'honneur)
- Famille : gentilhommière (campagne, animaux, chasse, voisins)

À partir de ces quatre pôles, le processus de décomposition que Gombrowicz impose aux codes de la polonité était facile à exposer.

La leçon devait se terminer par l'analyse de la langue du roman et des citations camouflées dans des jeux intertextuels particulièrement intéressants à décrypter : savante construction des références aux codes littéraires liés à la cristallisation de l'identité polonaise

que Gombrowicz mène de Pasek à Żeromski en passant par Skarga et Mickiewicz. Le rôle des archaïsmes, par exemple, destinés à jeter sur la réalité un voile fait de désuétude, d'exotisme et de grotesque était ici à souligner, leur effet étant de traduire textuellement la réaction d'un écrivain exilé face à son identité nationale qu'il questionne, par rapport à laquelle il entend se déterminer et contre laquelle il veut construire sa voix. Sans compter qu'il s'agit en même temps d'un procédé stylistique ingénieux pour rendre cette spécificité nationale présente à ses lecteurs. D'où le besoin, au seuil de l'exil, de fabriquer cet idiome fait d'un savant mélange d'ancien polonais, avec des stylisations à la XVII^e siècle, auquel Gombrowicz mêle des éléments de l'incontournable XIX^e avec son catéchisme patriotique.

En conclusion, le jury tient à rappeler que les candidats doivent s'exprimer dans un polonais soigné pouvant servir de modèle aux élèves. Les calques, maladresses et tournures incorrectes sont donc à proscrire. La connaissance de la terminologie littéraire est certes nécessaire, mais il faut tenir compte dans la présentation du niveau des élèves, pas toujours au fait avec ces connaissances (les noms de Maria Janion ou de Jan B³oński pouvaient être évoqués, mais replacés dans le contexte de la critique littéraire polonaise. Les formules telles que « Maria Janion twierdzi » ou « Jan Błoński uważa » étaient malvenues).

Le sujet de cette leçon était une occasion à saisir pour aborder la complexité des questions identitaires propres à la culture polonaise.

Résumé de texte

(Préparation : 1 h 30. Exposé et discussion : 30 minutes. Coefficient : 4)
Notes : 7 à 17 sur 20

Les différents sites de l'Éducation nationale ou des grandes écoles donnent des informations détaillées sur les règles qui régissent l'exercice du résumé. Nous rappelons ici les plus importantes.

Commençons par la définition : le résumé de texte est une « réexpression », dans une forme brève et claire, de l'essentiel de la pensée de l'auteur. Cela signifie qu'un résumé n'est ni une suite de phrases tronquées, ni une suite de citations (bien qu'il ne soit pas interdit de reprendre une phrase du texte particulièrement importante et synthétique). La fidélité au texte de base doit se marquer par la reprise exacte et, si possible, exhaustive, des idées principales du texte. Il faut, bien entendu, faire preuve d'objectivité et de neutralité.

Le résumé doit donc reprendre toutes les idées importantes du texte de base (et elles seules), sans extrapolation ni interprétation. Ce n'est ni une analyse, ni un commentaire et ne doit comprendre ni critiques ni approbations ni, bien entendu, aucune digression. On doit se contenter de refléter avec précision et fidélité la pensée de l'auteur. Il s'agit d'une exigence importante qu'il est parfois difficile de respecter en raison du possible caractère subjectif de la lecture d'un texte. Le candidat devra se garder d'une tendance consistant à projeter dans un texte ses propres conceptions, ou encore à ne sélectionner que ce qui l'intéresse personnellement.

Rappelons également qu'à la fin de cette épreuve, le jury peut poser des questions du domaine de la culture générale, avec ou sans liens avec les textes résumés...

Ces textes sont hors programme.

Inutile de rappeler que cet exercice demande une bonne aisance dans l'expression orale. Les fautes de style, les calques etc. sont à proscrire...

Après ce court rappel, mentionnons les textes qui ont été tirés au sort par les candidats :

Błażej Warkocki, « Jaśniejszy odcień różu, czyli wszystko, co chcielibyście wiedzieć o literaturze homoseksualnej, ale boicie się zapytać », in P. Marecki, dir., *Literatura polska 1989-2009. Przewodnik*, Cracovie, Korporacja Ha!art, 2010, p. 146-154 (article écrit en 2005)

Ce texte traite de ce que l'on appelle « la littérature homosexuelle ». L'auteur se donne comme objectif de saisir une définition d'une telle littérature. Le « discours homosexuel » est en fait une catégorie très large, qui change au fil des années. Il s'agit p. ex. du courant moderniste/de la figure moderniste d'un protagoniste vivant un amour difficile, mais raffiné et/ou sublimé, ou alors d'une prose « émancipatrice », où la notion d'homosexuel cède la place à un nouveau concept existentiel, le « gay » (*gej* en polonais, qui peut prendre une connotation péjorative). Pour ce qui est de la littérature lesbienne, les textes d'Izabela Filipiak sont à ce titre les plus significatifs. Les livres de Michał Witkowski constituent, eux, une véritable césure : en faisant entrer sur la scène littéraire la figure d'une « tante » (*ciota*) vivant à l'époque de la République populaire de Pologne, figure éloignée autant que possible de la tradition moderniste, ils sont devenus un élément stable et apprécié du paysage littéraire polonais. Le sujet autrefois tabou est en passe de devenir une normalité, surtout pour les écrivains contemporains.

La candidate a en général bien réussi à rendre les idées principales du texte, dommage pour quelques fautes de style et une expression parfois hésitante...

« Reforma rolna ». Extrait du livre d'Andrzej Leder, *Prześlona rewolucja. Ćwiczenie z logiki historycznej*, Varsovie, Wydawnictwo Krytyki Politycznej, 2014, p. 97-107

L'auteur souligne l'importance pour l'histoire de la République populaire de Pologne de la réforme agraire annoncée dans le Manifeste du PKWN (Comité polonais de la libération nationale) en 1944, sans que l'on n'y mentionne la question de la nationalisation de l'industrie. Par là même, les nouvelles autorités signalent leur volonté première de faire adhérer à leur cause la couche paysanne et briser la domination politique et culturelle de l'élite issue de la couche des propriétaires fonciers/terriens (*ziemiaństwo*). Le texte analyse par la suite les conséquences d'un tel imaginaire de la paysannerie, d'une telle « mentalité de la ferme » (*mentalność folwarczna*). C'est Gombrowicz qui a créé la plus forte image de cette perception du paysan. La haine nourrie par la paysannerie pour l'intelligentsia, si pleine de bonnes intentions qu'elle soit, a perduré jusqu'à nos jours sous la forme des manifestations de colère des ceux qui ont été mis à la marge de la société de la consommation, des « paysans déplacés ».

La candidate n'a pas suivi l'ordre des idées du texte, ce qui l'a conduit à terminer par une conclusion qui n'était pas celle de l'auteur... Rappelons que le résumé est un exercice dont la maîtrise s'acquiert par une pratique fréquente.

Tomasz Wójcik, « Animalne metafory (nie)normalności (Kafka, Gombrowicz, Ionesco) », in H. Gosk, B. Karwowska, dir., *(Nie)przezroczyść normalności w literaturze polskiej XX i XXI wieku*, Varsovie Dom Wydawniczy Elipsa, 2014, p. 369-375

Le texte analyse les questions liées aux métaphores animalières dans la littérature. Elles contribuent à la déconstruction de la normalité, montrent le caractère non-évident de celle-ci, ainsi que la fragilité et la porosité de la frontière entre la normalité et son opposition, ou entre une normalité et une autre normalité...

La candidate a su tirer l'essence de ce texte en présentant d'une manière très satisfaisante un résumé raisonné.

« Terror i industrializacja ». Extrait du livre d'Andrzej Leder, *Przeźniona rewolucja. Ćwiczenie z logiki historycznej*, Varsovie, Wydawnictwo Krytyki Politycznej, 2014, p. 151-160

L'impact de la terreur révolutionnaire venue de l'Est a contribué à la refonte de la structure sociale en Pologne et à la destruction de son ordre symbolique. La seule institution quelque peu épargnée était l'Église. Cette véritable guerre civile qui durait jusqu'en 1947 (où il ne faut pas oublier les violences contre les Ukrainiens et les Allemands) menée avec l'aide de l'occupant soviétique s'est soldée par des centaines de milliers de victimes. Ce n'était pourtant que l'ouverture, il s'agissait en fait de la reconstruction forcée de l'imaginaire et du champ symbolique de la société polonaise.

Le texte, clair et ordonné, n'était pas difficile à résumer, la difficulté résidait dans la connaissance de cette époque historique, savoir qui manquait parfois au candidat...

Thème

(Préparation : 15 minutes. Exposé : 30 minutes. Coefficient : 3)
Notes attribuées : 14 à 16 sur 20.

Le thème oral est un exercice difficile qui exige une grande rapidité, une grande concentration et une excellente connaissance du polonais et du français. Le candidat dispose de quinze minutes pour comprendre le sens du texte, pour se concentrer sur les mots, les tournures et les expressions difficiles et trouver leurs équivalents polonais. L'épreuve elle-même dure trente minutes. Elle se rapproche beaucoup de la traduction simultanée et il faut s'entraîner très régulièrement pour en maîtriser la technique.

Les textes proposés pour l'épreuve de thème oral sont généralement empruntés à l'actualité politique, économique, culturelle ou sociale. La connaissance d'un vocabulaire « spécialisé » dans les deux langues s'acquiert par la lecture régulière de la presse polonaise et française.

Les quatre textes proposés cette année concernent l'actualité européenne. Aucun n'exigeait la connaissance d'un vocabulaire spécifique de quelque domaine que ce soit. Il s'agissait de comprendre et restituer des sujets largement présents dans les médias français et polonais. Les quatre candidats maîtrisaient très bien les deux langues, pourtant, aucune traduction n'a été exempte de calques, gallicismes, faux sens, voire, contresens. Il convient d'en conclure à un manque d'entraînement de la part des candidats et de rappeler qu'il est impératif non seulement de se tenir au courant de l'actualité, mais également s'entraîner à l'exercice qui n'a rien d'évident.

Juifs et Polonais sur la voie de la réconciliation

Depuis le film *Shoah* de Claude Lanzmann (1985), le décor des relations polono-juives semblait être campé en une incompréhension aussi mutuelle que durable. Comme le suggère l'un des spécialistes de la question, Jean-Charles Szurek, directeur de recherches au CNRS, le réalisateur, en pointant sa caméra sur l'Église et une paysannerie polonaise du début des années 1980 qui se révélaient peu empathiques au sort de ses voisins juifs, illustre à quel point le génocide et, plus généralement, le « problème juif » ne concernait que les juifs et Israël aux yeux de la majorité polonaise.

L'installation d'un carmel sur le site d'Auschwitz de 1984 à 1993, sur un emplacement où avaient été assassinés quelque 140 000 Polonais non juifs et près d'un million de juifs venus de toute l'Europe – dont 300 000 juifs polonais – avait contribué à tendre un peu plus les relations entre les victimes des diverses faces de la politique meurtrière des nazis. Pourtant, dans les dernières années, l'atmosphère a commencé à changer. Comme si petit à petit, une partie des Polonais avaient fini par accepter la réintégration de leurs victimes juives dans le grand récit de la mémoire nationale.

Certes, le site d'Auschwitz, lui, a été préservé peu de temps après la guerre et même, transformé en musée d'État ainsi qu'en lieu de mémoire par le Parlement de ce pays, dès 1947. Mais sous le régime communiste, et en dépit de son comité international, l'exploitation du lieu est restée tributaire des aléas de la guerre froide. Le sort des juifs fut ainsi, en 1968, relégué à l'écart des autres pavillons nationaux, alors qu'une campagne antisémite officieuse baptisée du nom de « pogrom sec » battait son plein, chassant encore plusieurs milliers de juifs polonais hors des frontières.

Toutefois, comme le montre Ania Szczepanska, maître de conférences à l'université de Paris-I et spécialiste du cinéma polonais, dès les années 1970, une

sorte de tourisme mémoriel a commencé à se développer, suscitant même des documentaires comme *Le Musée*, de Jerzy Ziarnik et *Le Temps des vivants*, de Jerzy Jaraczewski (tous deux présentés au Mémorial de la Shoah à Paris, le 1^{er} février).

L'inauguration, en octobre 2014, de l'imposant Musée Polin (le nom hébraïque de la Pologne) dont l'ambition est de retracer les mille ans d'histoire du judaïsme polonais en plein coeur de Varsovie, là même où se tenait le ghetto de 1940 à 1943, a-t-il marqué ce changement d'attitude et d'époque ? Oui, juge une chercheuse comme Audrey Kichelewski, de l'université de Strasbourg et associée au Polish Center for Holocaust Studies (Académie polonaise des sciences).

Que l'anéantissement des juifs polonais par les Allemands ait, dit-elle, laissé la majorité de leurs concitoyens non juifs indifférente, voire hostile, constitue bien dans les générations actuelles un traumatisme qui se reflète dans le milieu des historiens polonais par deux attitudes contradictoires. La première est de l'ordre du refoulement et aboutit à construire une histoire héroïsante, minimisant les massacres commis parfois par les Polonais eux-mêmes, comme celui de 1 600 juifs de Jedwabne en juillet 1941 (*Les Voisins*, de Jan Gross, Fayard, 2002 et *Le Crime et le silence*, d'Anna Bikont, Denoël, 2011). Le même mouvement conduit aussi à la surestimation de l'impact et du nombre des « Justes » polonais, qui ont très réellement joué leur vie pour cacher des juifs (ils auraient été 900 à la perdre pour avoir tenté de sauver des juifs).

Attitude défensive

Cette historiographie demeure très active, notamment à l'Institut polonais de la mémoire nationale, créé en 2000 pour permettre d'enquêter sur les crimes commis en Pologne sous l'occupation nazie puis sous le communisme. Mais elle semble désormais crispée sur une attitude défensive. Chaque nouveau livre de Jan Gross comme *La Peur* de 2008 (Calmann Lévy, 2010) consacré à l'immédiat après-guerre en Pologne et aux violences antijuives culminant avec le pogrom de Kielce, le 4 juillet 1946, qui fit une quarantaine de victimes parmi les rescapés juifs de la Shoah, s'arrache en Pologne à des dizaines de milliers d'exemplaires et suscite son lot de réfutations et de commentaires.

L'attitude inverse se traduit par le développement d'une histoire critique, prise en charge par une génération d'historiens polonais. Cette tendance s'efforce de redonner la parole aux victimes juives et insiste sur le fait que la Shoah s'est aussi produite au coeur de la société polonaise. Ainsi, dans un ouvrage *On ne veut rien vous prendre... seulement la vie* (Calmann-Lévy, 336 p., 24,90 €), qui vient d'être traduit en français, Barbara Engelking, directrice du Centre de recherche sur l'extermination des juifs (Académie polonaise des sciences), a montré comment l'appât du gain a conduit de nombreux paysans polonais, chez qui des juifs s'étaient réfugiés (de 120 000 à 250 000) en payant le prix fort, à dénoncer les fuyitifs aux Allemands (seuls de 30 000 à 40 000 survécurent).

Ce genre de découverte vient gâcher la fête des réconciliations un peu hâtives. Audrey Kichelewski compare ainsi les avatars de la mémoire du génocide en Pologne au pénible trajet de l'histoire coloniale dans les consciences françaises. A Varsovie, la cohabitation spatiale des mémoires, dont la concurrence n'est plus aussi vive qu'il y a trente ans, reste frappante.

À côté des itinéraires du centre-ville qui retracent l'héroïque résistance de la capitale, du 1^{er} août au 2 octobre 1944, frappée par une sauvage répression des Allemands qui laisse près de 180 000 civils tués et la capitale détruite à plus de 85 %, d'autres chemins mènent le long des murs écroulés de l'ancien ghetto, détruit à partir de 1943. Dans l'avenir, les rues finiront par se croiser.

Le Monde | 10.02.2015 à 12h55 • Mis à jour le 14.02.2015 à 15h37 | Par Nicolas Weill

Ce texte, paru dans le journal *Le Monde*, fait le point sur le sujet, largement débattu en Pologne, de l'évolution récente des relations polono-juives de manière très simple qui n'exige pas du lecteur ni du traducteur de connaissance approfondie de cette problématique. La seule difficulté réelle de cette traduction consistait à restituer les titres des publications scientifiques polonaises citées dans le texte. Autant les publications de l'historien américain Jan Gross citées dans l'article ont été largement diffusées et commentées en France, autant la récente publication de la chercheuse polonaise Barbara Engelking pouvait échapper aux candidats. Le jury a donc accepté la traduction littérale du titre français *On ne veut rien vous prendre ... seulement la vie* (*Niczego od was nie chcemy, tylko życia*), alors que cet ouvrage s'intitule en polonais *Jest taki piękny słoneczny dzień*.

Deux termes propres au domaine évoqué pouvaient poser problème. Dans le texte français, le terme de *génocide* est utilisé par rapport à l'extermination des Juifs polonais pendant la Deuxième guerre mondiale. La candidate a choisi le terme juridique correspondant *ludobójstwo*, défini par la loi européenne mais inopérant dans le contexte, car le terme qui fonctionne dans l'historiographie polonaise est le terme *Zagłada*. Il en est de même pour le terme de *massacres* dans la phrase : *minimisant les massacres commis parfois par les Polonais eux-mêmes, comme celui de 1 600 juifs de Jedwabne en juillet 1941*. Là, encore, l'équivalent lexical *masakra* n'est pas adapté car les historiens polonais ont adopté le mot *pogrom* qu'il fallait utiliser dans ce contexte.

La traduction proposée par la candidate a été correcte dans l'ensemble, mais plusieurs erreurs, grammaticaux y compris, restent à signaler :

- la *réconciliation* du titre ne peut être traduite par *zgoda*, même si le verbe *se réconcilier* peut être traduit par *pogodzić się*. Ce verbe ne pourra être utilisé que dans le cas d'une dispute ou d'un conflit entre des individus. Un autre mot polonais *pojednanie* désigne une réconciliation entre deux peuples ou deux nations ;
- la traduction proposée *des aléas de la guerre froide par problemy zimnej wojny* ne peut être acceptée, car le sens du propos n'est pas le même. *Aléa* signifie *tour imprévisible, défavorable*, la traduction correcte dans le contexte serait *chaotyczny, nieprzewidywalny bieg wydarzeń* ;
- le terme *historiographie* dans la phrase *Cette historiographie demeure très active* ne peut être traduit directement, même si, bien entendu le terme correspondant *historiografia* existe en polonais mais son sens est restreint à l'ensemble de documents historiques et n'inclut pas, comme le fait le français le travail de l'historiographe. La traduction correcte serait donc plutôt : *ta właśnie wizja historii jest wciąż obecna*.

Des traductions littérales ou des calques des structures syntaxiques ne peuvent être admises :

- le mot *avatar* (*les avatars de la mémoire du génocide*) ne peut être calqué que lorsqu'il s'agit de l'univers informatique des jeux vidéo. Dans le texte, il s'agit du sens *metamorfoza, przemiana* ou *przekształcenie* ;
- la traduction du mot *génération* reste *pokolenie*, même si le mot *generacja* rentre dans la langue polonaise notamment avec le vocabulaire spécifique de l'écologie ;
- la traduction littérale de *peu emphatique* par *mało empatyczne* dans : *l'Eglise et une paysannerie polonaise du début des années 1980 qui se révélaient peu empathiques au sort de ses voisins juifs, dénature le sens de la phrase dont la traduction devrait être : na początku lat osiemdziesiątych polski Kościół i polscy chłopcy byli raczej obojętni na los swych żydowskich sąsiadów* ;
- garder la structure de la phrase française de l'extrait suivant : *un traumatisme qui se reflète dans le milieu des historiens polonais par deux attitudes contradictoires aboutit à une erreur de construction syntaxique en polonais et rend le propos erroné. Trauma odbija się przez dwie odwrotne postawy* est incorrect. La traduction correcte est : *trauma przejawia się w dwóch różnych postawach*. Il en est de même pour *crispée sur une attitude défensive* qui ne peut se traduire par *zatrzymała się w postawie obronnej*, mais éventuellement *przyjęła postawę obronną*.

À deux reprises, la candidate a eu du mal à accorder correctement les numéraux. La forme correcte du numéral pour massacres [...] comme celui de 1 600 juifs de Jedwabne est pogrom [...] tysiąca szcziuset Żydów z Jedwabnego et pour Chaque nouveau livre de Jan Gross [...], s'arrache en Pologne à des dizaines de milliers d'exemplaires – rozchodzi się w dziesiątkach tysięcy egzemplarzy.

Il est rappelé aux futurs candidats que la place de l'adjectif dans les structures polonaises est différente par rapport au français. Ainsi *le judaïsme polonais* sera traduit par *polski judaizm* et non l'inverse.

Les pas toujours comptés de l'Europe de la défense

Si les ministres allemand, français et polonais viennent de réaffirmer leur ambition « commune » pour l'Europe de la défense, les avancées concrètes demeurent trop rares en la matière.

Et voilà que l'on reparle de l'Europe de la défense. Les pas toujours comptés de l'Europe de la défense... La planète a beau s'enflammer un peu partout, cela faisait longtemps que des personnalités politiques de premier plan ne l'avaient mise en avant même si, comme toujours, la définition qui en est donnée est à géométrie variable. Début mars, Jean-Claude Juncker, le président de la Commission européenne, a pris position en faveur d'une armée européenne, sans contrecarrer l'Otan, bien sûr. L'intention est louable, mais en fera sourire plus d'un : pour Londres, notamment, la priorité en termes de défense collective reste l'Alliance atlantique. Et puis, avant d'imaginer le même uniforme de Brest à Varsovie en passant par Paris ou Rome, encore faudrait-il que les 28 affichent une unité de vue diplomatique. Qu'ils soient par ailleurs disposés à s'engager un peu plus près de la ligne de front. Sans même évoquer les questions de budget...

De manière plus réaliste, trois ministres de la Défense ont recadré le débat. Lundi, à l'issue d'une réunion en format Weimar (Allemagne, Pologne et France), Ursula von der Leyen, Tomasz Siemoniak et Jean-Yves Le Drian ont rappelé qu'ils partageaient une ambition « commune » pour l'Europe de la défense. Ajoutant aussitôt que s'ils se sont réunis c'était pour « réactiver » la « force et la cohérence » de ce format. Réactiver ? Presque un aveu de l'état de léthargie ambiant...

Pour faire bonne figure, les trois ministres ont émis des recommandations pour le Conseil européen de juin. Loin du grand soir façon Juncker, ils demandent que l'UE ne soit plus seulement la championne du monde de la formation des armées étrangères, mais qu'elle puisse aussi les équiper, en Jeeps, fusils ou postes radio. Vu l'état de dénuement de ces troupes, africaines pour la plupart, la recommandation prend tout son sens. Las, elle figurait déjà dans les conclusions du conseil de fin 2013...

Les trois de Weimar soutiennent aussi le financement par Bruxelles d'un programme de R&D purement militaire, une action préparatoire dans le jargon bruxellois. On parle de quelques dizaines de millions d'euros pour fabriquer des matériaux que l'Europe est obligée d'acheter aux Etats-Unis. Louable intention, mais qui tient un peu de l'effet de manches. Outre que, là encore, le Conseil de 2013 en parlait déjà, cela fait belle lurette que la Commission s'occupe de questions militaires. Mais elle s'est souvent heurtée à certains pays membres - la France notamment - estimant que l'approche libérale de Bruxelles menace leur souveraineté nationale. Les vieux réflexes ont la vie dure car il se murmure que les industriels tricolores essaient de torpiller cette action préparatoire pour de « basses » questions de propriété intellectuelle...

La troisième recommandation, elle, ne manque pas de sel puisque madame von der Leyen et messieurs Le Drian et Siemoniak proposent que les groupements tactiques de l'Union soient « enfin » utilisés ! Il serait temps : annoncée en 2004, opérationnelle depuis 2007, cette force de réaction rapide européenne de 1.500

soldats est toujours restée l'arme au pied. Un Etat membre en assure le commandement par périodes de six mois. Les prochains sur la liste ? La France, l'Allemagne et la Pologne. Le calendrier fait bien les choses : si une crise éclate, on pourra mesurer la distance entre la parole et les actes...

Le lendemain de la réunion de Weimar, mais en format franco-allemand cette fois-ci, Paris et Berlin ont ajouté leur pierre à l'édifice. Les deux pays se sont mis d'accord pour financer un satellite espion, redonnant vie à un projet moribond depuis des années. Côté drone de renseignement, c'est plus évanescent. La volonté de lancer un programme avec l'Italie est toujours là, avec l'espoir, peut-être, de rebondir, pour une Europe qui a piteusement loupé un virage dans ce domaine. Sauf que la mise en service de l'appareil, si le programme va au bout, est renvoyée désormais à 2025...

Entre les propos irréalistes de l'ancien Premier ministre luxembourgeois et les avancées concrètes, mais laborieuses et minimales, du trio de Weimar ou du binôme franco-allemand, on le voit bien : l'Europe de la défense fait du surplace. Le sujet revient régulièrement à l'agenda des Conseils européens, ce qui est une bonne chose, mais les avancées structurantes sont trop rares. Sur le plan industriel, le rapprochement Nexter-Krauss-Maffei Wegmann dans les blindés marque une avancée notable, mais chacun se souvient du « nein » d'Angela Merkel à la fusion EADS-BAE. Sur le terrain militaire, Jean-Yves Le Drian a fait savoir récemment à ses homologues réunis à Riga, en Lettonie, que la France en a assez d'assumer l'essentiel du fardeau de la sécurité collective de l'Union.

Dans ce contexte, Paris place ses œufs dans plusieurs paniers. Avec les Britanniques d'abord. Corps expéditionnaire commun, avion de combat du futur, missiles ou guerre des mines : le traité de Lancaster House a jusqu'à présent donné ce que l'on attendait de lui. Mais comme à l'hôtel de Brienne on doute que Londres veuille maintenir son effort de défense, on mise aussi sur la coopération avec Berlin et Varsovie, dont les poches sont plus pleines.

À ce titre, le sort des grands appels d'offres en cours à Varsovie a valeur de test, vu de Paris. Si les missiles ne devraient pas échapper aux Etats-Unis, Airbus caresse l'espoir de rafler les 70 hélicoptères en jeu. Entre le parapluie américain et la solidarité avec ses partenaires de l'UE, la Pologne peut donner une impulsion notable à l'Europe de la défense. Comme lui asséner un coup fatal.

Alain Ruello Chef adjoint du service industrie en charge de la Défense et de l'Espace, *Les Échos*, vendredi 3 et samedi 4 avril 2015

Ce texte traite de l'actualité politique européenne en marge d'une rencontre des ministres de la Défense du Triangle de Weimar. La difficulté de ce texte réside non pas tant dans la présence de quelques termes militaires, connus du grand public, mais plutôt dans l'utilisation d'un certain nombre d'expressions figées qui n'ont pas toujours d'équivalents polonais et dont il faut restituer le sens de manière neutre.

Ainsi *l'effet de manches* ne peut être traduit que par explicitation du sens de l'expression qui signifie un effet oratoire, artificiel, une exagération, et se rapproche en polonais du sens de *chwyt retoryczny* ou *pustosłowie*. La candidate a eu également du mal à proposer une traduction adaptée de l'expression courante *avoir la vie dure* dans la phrase : *Les vieux réflexes ont la vie dure* en traduisant de manière quasi littérale par *stare sposoby dzialania trwaja długo* qui est incompréhensible. Il fallait traduire *stare odruchy są trwałe*. En revanche, la candidate a proposé une bonne substitution de l'expression *ne pas manquer de sel* par l'expression équivalente en polonais : *(coś) nie jest pozbawione pikanterii*.

Le titre du texte pose le problème de la formulation *l'Europe de la défense* qui condense le sens, mais ce raccourci n'est pas transposable au polonais car *Europa obrony* est vide de sens. Il convient donc de l'explicitier le sens pour rendre le texte intelligible. Et pour cela, il faudra

recourir aux termes plus techniques appartenant à l'eurojargon : *unijna* ou *europajska polityka bezpieczeñstwa i obrony* ou, à défaut, *europajska polityka obronna*.

La connaissance des notions et des termes de base concernant le fonctionnement de l'Union européenne et de ses institutions est absolument nécessaire pour tous les citoyens européens y compris les candidats à l'agrégation. *Le sujet revient régulièrement à l'agenda des Conseils européens*, ne peut se traduire par *temat jest poruszany w Radach Europejskich*, car l'énoncé ainsi formulé laisse supposer qu'il existe nombre de Conseils européens. La traduction correcte est : *temat pojawia się regularnie w programie obrad/posiedzeñ Rady Europejskiej*. Le mot *agenda* sera traduit par *alendarz* ou, comme ici, *program obrad*, car le terme *agenda* est utilisé en polonais dans le sens de filiale d'une institution p. ex. : agence gouvernementale.

Le terme économique et juridique *appel d'offres – przetarg*, très fréquemment utilisé non seulement dans les textes économiques, mais également dans les textes concernant l'action de l'État et sa gestion des biens publics. Ce terme est donc largement médiatisé aussi bien en français qu'en polonais.

La candidate s'est trouvée désarçonnée par l'expression *l'Hôtel de Brienne* en la traduisant littéralement. Cela témoigne de la méconnaissance du procédé de substitution du nom d'un ministère ou d'une institution gouvernementale par le nom du lieu où elle siège. Cette sorte de métonymie est extrêmement rependue dans tous les médias français et il est impossible d'y échapper. Des expressions : Matignon, Bercy, Élysée ou place Beauvau envahissent littéralement la presse. Naturellement, elles doivent être traduites par les noms officiels des institutions qu'elles désignent.

Une erreur de compréhension du texte original s'est produite à la traduction de l'extrait suivant : [...] ils demandent que l'UE ne soit plus seulement la championne du monde de la formation des armées étrangères, mais qu'elle puisse aussi les équiper [...]. La candidate a compris et traduit l'expression formation des armées par *tworzenie armii*. Mais il s'agit ici du sens *szkolenie/kształcenie* qui était facile à déduire du contexte. La France n'a pas vocation de mettre sur pied des armées dans des pays étrangers : elle ne peut que former les militaires étrangers grâce à son expertise en la matière.

La traduction de ce texte a été, par instants, littérale et incompréhensible. Dans la phrase : *À ce titre, le sort des grands appels d'offres en cours à Varsovie a valeur de test, vu de Paris traduire vu de Paris par widziane z Paryża* est incorrect. Il convient de dire *z punktu widzenia Paryża*.

L'excès de vigilance pour éviter la traduction littérale est toutefois également à proscrire, car dans la phrase : [...] *la recommandation prend tout son sens* la candidate a proposé une traduction dépourvue de sens en polonais *nabiera calej normy* au lieu de *nabiera sensu (jest sensowna)*.

Crise en Ukraine: Quel impact sur les flux migratoires vers la Pologne?

Europe ou Russie? En Ukraine, certains ont exprimé leur choix par les urnes, d'autres (parfois les mêmes) le font avec leurs pieds. L'insécurité en Crimée et dans le Donbass mais plus encore l'effondrement économique général poussent de nombreux Ukrainiens à émigrer. Si la Russie reste leur principale destination, ceux qui rêvent d'Europe la trouvent notamment en Pologne.

Tout conflit armé tend à générer des déplacements de populations et la guerre en Ukraine ne fait pas exception à la règle. Bien que la situation soit moins dramatique que dans d'autres pays du voisinage de l'UE, au premier chef la Syrie, l'ampleur du phénomène est suffisamment importante pour que l'on y prête attention. Au 3 avril 2015, selon le Haut Commissariat des Nations Unies pour les réfugiés (HCR), l'Ukraine comptait 1,2 million de personnes déplacées internes pour une population totale de 45 millions d'habitants (recensement de 2012).

Aux déplacés internes s'ajoutent ceux qui quittent le pays. Toujours d'après le HCR, plus de 600.000 ressortissants ukrainiens auraient ainsi trouvé refuge en Russie, où leurs concitoyens étaient déjà très nombreux avant la crise en raison des meilleurs salaires, de la proximité linguistique, des facilités administratives et des liaisons ferroviaires historiques. Les autorités et la population russes font de leur côté généralement preuve d'ouverture à l'égard des réfugiés ou des travailleurs en provenance d'Ukraine car outre la «solidarité slave», le déclin démographique de la Russie rend utile cet afflux de main-d'œuvre considéré comme plus facilement assimilable que les migrants du Caucase ou d'Asie centrale. Les nouveaux arrivants sont souvent orientés vers des régions périphériques comme autour de Perm ou Vladivostok.

Du côté de l'UE, l'«analyse des risques» la plus récente publiée par l'agence de surveillance des frontières extérieures Frontex fait apparaître que, lors du dernier trimestre 2014, les Ukrainiens étaient à peine plus de 5.000 (2,8% du total) à avoir déposé une demande d'asile dans un État membre, loin derrière les Syriens, les Kosovars et les Afghans.

En termes d'entrées illégales sur le territoire de l'UE, les Ukrainiens ne figurent pas dans le classement des dix nationalités les plus représentées. En revanche, ils arrivent en tête dans celui des refus d'entrée (4.578, en hausse de 11% par rapport au quatrième semestre 2013) et ont été plus de 5.400 à avoir été arrêtés en situation irrégulière (+63% par rapport au quatrième semestre 2013). Ces éléments laissent supposer que les Ukrainiens entrent la plupart du temps de manière légale sur le territoire de l'Union.

De fait, les dernières statistiques consolidées disponibles au niveau européen révèlent que l'UE-28 comptait en 2012 un million de résidents ukrainiens, dont 227.000 en Pologne – en tête du classement –, 201.830 en Italie et 153.393 en Allemagne. Outre la tendance des flux migratoires à suivre des chemins déjà balisés, on peut expliquer cette préférence par la facilité d'apprentissage de la langue polonaise et l'existence de liens interpersonnels résultant d'une histoire pour partie commune. Les régions occidentales de l'Ukraine actuelle ont longtemps appartenu à la Pologne et certains de leurs habitants sont donc issus de familles mixtes

Une Pologne accueillante à l'égard des immigrants ukrainiens

À cela s'ajoute, comme dans le cas russe, une politique migratoire relativement ouverte caractérisée par :

- une politique des visas généreuse (833.000 documents délivrés en 2014, soit une augmentation de 16% par rapport à 2013, avec seulement 2,6% de demandes rejetées) ;
- un régime de petit trafic frontalier avec l'Ukraine occidentale qui permet à ses habitants de se rendre régulièrement dans la région voisine en Pologne, par exemple pour faire des courses, avec un titre de voyage à prix réduit et à entrées multiples ;
- la possibilité d'occuper un emploi sans permis de travail, sur la base d'une simple promesse d'embauche, pour une période maximale de 6 mois par an ;
- un programme de bourses étudiantes «Erasmus polonais pour l'Ukraine» ouvert à 500 bénéficiaires en 2015 ;
- un instrument spécial, la «Carte du Polonais» (*Karta Polaka*), qui donne le droit aux Ukrainiens d'origine polonaise de séjourner, de travailler ou d'étudier en Pologne avec un régime préférentiel.

La Pologne, elle aussi confrontée à des difficultés démographiques, voit dans la main-d'œuvre ukrainienne un utile suppléant, en particulier dans des secteurs en manque de bras comme le bâtiment, l'agriculture et les services domestiques. Même qualifiés, en l'absence d'harmonisation et de reconnaissance mutuelle des diplômes, les ressortissants ukrainiens peuvent difficilement prétendre en Pologne

à des emplois mieux rémunérés mais n'en reçoivent pas moins des salaires plusieurs fois supérieurs à la moyenne en Ukraine. L'attractivité de la Pologne comme lieu d'études et d'emploi est d'autant plus forte que l'économie ukrainienne a enregistré en 2014 une récession de 6,3%, un taux d'inflation de 25% et une baisse de valeur des deux tiers de la monnaie nationale, la hryvnia.

Bien que le travail demeure dans la moitié des cas le principal motif de présence déclaré des Ukrainiens en Pologne, les effectifs des étudiants, qui s'élevaient à environ 6.000 pour l'année universitaire 2011-2012, ont atteint 15 000 en 2013-2014.

Des flux essentiellement constitués de travailleurs et d'étudiants

La population polonaise est-elle convaincue des avantages que présente cette immigration? L'étude la plus complète sur les perceptions réciproques entre Polonais et Ukrainiens a été conduite pendant l'été. Les Polonais interrogés alors étaient en tout cas très majoritaires à considérer le travail des Ukrainiens en Pologne comme ayant un impact global neutre ou positif pour l'économie polonaise contre seulement 8% à y voir plus d'inconvénients que d'avantages.

En dépit de l'augmentation parfois spectaculaire des statistiques d'immigration en provenance d'Ukraine –une tendance déjà confirmée pour le premier trimestre 2015 – les volumes restent infimes à l'échelle de la population polonaise. Le phénomène ne pose donc pas problème, ni en termes de politiques publiques, ni pour l'opinion. Toutefois, l'absence de perspective d'amélioration de la situation économique en Ukraine peut faire craindre une explosion incontrôlée des flux entrants non seulement vers la Pologne, mais aussi d'autres destinations où les Ukrainiens sont nombreux à travailler comme l'Allemagne, l'Italie et la République tchèque.

Romain Su, rédacteur en chef du *Courrier de Pologne*, actuellement volontaire européen à Soumy en Ukraine, *Les regards vers l'Est*, le 11/05/2015

Le texte tiré par le troisième candidat concernait la situation en Ukraine et, plus précisément, l'impact des événements sur les mouvements des populations dans cette région du continent européen. La traduction de ce texte a été la plus correcte de toutes, mais non exempte de maladresses, d'hésitations, voire d'erreurs.

La candidate a eu quelques difficultés à utiliser des formes grammaticalement correctes des numéraux. La déclinaison des numéraux cardinaux est très complexe en polonais et comporte de nombreuses irrégularités, il est donc vivement recommandé à tous les candidats de consulter des manuels de grammaire qui, sans exception, en rappellent les règles.

La candidate a commis quelques erreurs lexicales comme *całkowita ilość ludności* pour *une population totale*, alors qu'en polonais, on choisira le mot *liczba*. Il est important de rappeler que les termes appartenant à des domaines spécialisés, par exemple droit ou économie, ne fonctionnent souvent qu'à l'intérieur de tout un ensemble avec des adjectifs ou des verbes qui ne peuvent être substitué par d'autres mots dont la signification est proche. La phrase : *l'économie ukrainienne a enregistré en 2014 une récession de 6,3%* ne peut être traduite littéralement *ukraińska gospodarka zanotowała recesję*, mais *znalazła się w recesji* ou éventuellement *w 2014 roku w ukraińskiej gospodarce odnotowano recesję*.

Il est rappelé que pour une personne interrogée dans un sondage, l'équivalent polonais est *respondent* et c'est ce mot qu'il convenait de choisir pour *les Polonais interrogés*.

L'expression *lors du dernier trimestre 2014* a été traduite par *podczas ostatniego kwartału* au lieu de *w ciągu ostatniego kwartału* et, curieusement, *pendant l'été* a été traduit de manière littérale, inacceptable en polonais, *w czasie lata* au lieu de *w lecie*.

Le terme *entrées illégales sur le territoire* a été traduit par *nielegalny napływ*. Le mot *napływ*, et non *przepływ* (*swobodny przepływ* est un autre terme très précis de la loi européenne qui

signifie *la libre circulation*), est l'équivalent de *flux* en démographie. L'utilisation de ce terme pour un autre crée la confusion et il aurait été souhaitable de proposer plutôt *nielegalny pobyt*. Pour le *refus d'entrée*, la candidate a proposé *odmowa wjazdu*, alors qu'il s'agit justement de *odmówić prawa pobytu*.

La tendance [...] à suivre des chemins balisés a été maladroitement traduite par *tendencja poruszania się znanymi drogami* au lieu de *tendencja do przemieszczania się utartymi szlakami*.

Le sous-titre « La Pologne accueillante à l'égard des immigrants ukrainiens » ne peut être traduit littéralement, pourtant, c'est la solution adoptée par la candidate : *Polska jest gościnną w stosunku do ukraińskich imigrantów*. Le verbe accueillir n'a pas vraiment le sens d'hospitalité dans le contexte, car il y est question d'intérêt et il était facile de l'exprimer : *Polska chętnie przyjmuje ukraińskich imigrantów*. Il en est de même pour la phrase *La population polonaise est-elle convaincue des avantages que présente cette immigration ?* traduite littéralement par : *Czy polska ludność jest przekonana o zaletach jakie przedstawia ta emigracja?* Cette traduction n'est pas acceptable car l'utilisation du verbe *przedstawiać* comme équivalent de présenter est ici erronée. Le verbe polonais signifie représenter, figurer et n'est pas adapté au sens de la phrase. Pas plus que l'équivalent *zalety* choisi pour avantages. Le contexte impose le choix d'un substantif dont le sens est proche, mais adapté au contexte *korzyści*. Il fallait traduire : *Czy Polacy są przekonani o korzyściach płynących z tej imigracji?*

Quelques maladresses, comme *en manque de bras* traduit par *brak sił do pracy* au lieu de l'expression figée courante *brak rąk do pracy*, sont également à signaler.

Cette nouvelle vague d'émigrés, jeunes, qualifiés... et européens

En cinq ans, la crise a entraîné des départs massifs depuis l'Irlande et les pays du Sud, qui rappellent l'exode économique des années 60. Contours d'une Europe en pleine mutation.

Ici, un jeune chômeur irlandais poussé à accepter un job de chauffeur de bus à Malte payé une misère, mais avec l'assurance de vivre sous le climat méditerranéen. Là, un chirurgien espagnol qui réclame à l'ordre des médecins une équivalence de son diplôme pour aller travailler ailleurs. Toujours au sud de l'Europe, un jeune italien diplômé d'une école de commerce en partance pour le quartier des affaires de Londres. Mais aussi un couple de retraités allemands installé dans une résidence médicalisée aux Baléares. Ou encore une sexagénaire française qui s'apprête à vendre sa résidence à Saint-Cloud pour un appartement bon marché dans le quartier classé de Baixa, à Lisbonne...

Ça devait arriver. Cinq années de crise, et voilà bouleversée la carte des flux migratoires à l'intérieur de l'Union européenne. Des pays attractifs dans les années 90, comme l'Irlande, assistent, impuissants, au départ massif de leur jeunesse. D'autres, comme l'Espagne, l'Italie, le Portugal et la Grèce, renouent avec une émigration qui rappelle l'exode de leurs aînés dans les années 60. A une différence près : cette fois, ce n'est ni la misère ni la dictature qui les font fuir, mais le chômage, mal endémique d'une Europe souffrante, le ras-le-bol des politiques d'austérité, quand ce n'est pas la baisse annoncée des pensions de retraite. Une révolte silencieuse - faite sans armes mais avec bagages - commence à inverser les soldes migratoires.

Un jeune Irlandais sur quatre est au chômage

C'est l'Irlande qui a basculé en premier. En cinq ans, près de 400000 Irlandais ont quitté le territoire, sur une population de 4,5 millions d'habitants. L'été dernier, 16000 Irlandais partaient chaque semaine, soit un toutes les six minutes. Et pourtant, le pays est sorti du programme d'aide financière européenne. « Au départ, ce sont les immigrants polonais et originaires des pays Baltes qui ont progressivement cessé de venir. Puis, les jeunes Irlandais ont fini par partir pour la

Grande-Bretagne, l'Australie, les Etats-Unis et le Canada », raconte Jean-Christophe Dumont, chef de la division des migrations internationales à l'OCDE. Normal, avec une réduction de 7% des dépenses publiques depuis 2008, le pays a connu un des plans d'austérité les plus sévères.

Entre 2008 et 2013, le nombre d'Irlandais candidats au départ a fait un bond spectaculaire de 289%, selon l'Office central des statistiques. L'Irlande a toujours eu une grande tradition d'émigration. Mais tout de même ! Devant l'ampleur du chômage - un jeune sur quatre est sans emploi - et le poids des allocations, les autorités poussent la jeunesse irlandaise à aller chercher du travail ailleurs. L'an dernier, 6 000 d'entre eux se sont vu proposer par l'assurance chômage... des jobs à l'étranger.

Les Espagnols partent vers la Grande-Bretagne

L'effet domino n'a pas tardé. Après l'Irlande, l'Espagne. Avec un taux de chômage de 27%, le pays de Mariano Rajoy est incapable d'absorber sa main-d'œuvre disponible. Le blues qui frappe les jeunes Espagnols s'est soldé par plus de 280 000 départs en 2012. Des cohortes de jeunes diplômés, dont les secteurs de l'agriculture et de la construction n'ont que faire, partent chercher du travail en Allemagne, en Grande-Bretagne, en Argentine ou au Canada.

En quatre ans, le nombre d'émigrés espagnols au Royaume-Uni a été multiplié par quatre. L'heure est grave: selon les prévisions de l'Institut national des statistiques (INE), à ce rythme, l'Espagne devrait perdre 2,6 millions d'habitants ces dix prochaines années !

L'Allemagne fait désormais figure d'eldorado

Les Portugais, eux, ont repris le chemin de l'émigration, comme dans les années 60. Depuis deux ans, ils sont en moyenne 120 000 à partir chaque année. Dans un pays de 10 millions d'habitants, c'est énorme. Mais, à la différence de leurs aînés, c'est une main-d'œuvre qualifiée qui met les voiles. Dans ce grand chassé-croisé de population, l'Allemagne et ses 6,8% de chômage font figure d'eldorado. Selon l'Institut de statistiques Destatis, le solde migratoire (entrées moins sorties) a été de 400 000 personnes en 2013. Un record depuis vingt et un ans. Ce qui est nouveau, c'est l'arrivée des Européens du Sud. Entre 2007 et 2011, selon les chiffres de l'OCDE, le flux d'Italiens, de Grecs et d'Espagnols a presque doublé (+ 93%).

Si l'Allemagne recrute massivement ingénieurs, médecins et jeunes diplômés européens, c'est qu'elle a besoin de cette immigration. Confronté à un déficit chronique de naissances, le pays manque de main-d'œuvre pour faire tourner ses usines, ses hôpitaux et ses laboratoires de recherche. *"Des programmes pour favoriser la mobilité intra-européenne dans le cadre du système d'apprentissage commencent à avoir une incidence sur les flux Sud-Nord"*, analyse Jean-Christophe Dumont. Un bémol, toutefois : à la différence des années 70, il ne s'agit pas d'une migration d'installation. Selon une étude, 50% des personnes immigrant en Allemagne y restent moins d'un an.

Les démographes sont en tout cas formels : en matière de migrations intraeuropéennes, on n'a encore rien vu. Pas encore sortis, les chiffres des entrées et des sorties pour l'année 2012 vont donner le tournis.

Géraldine Meignan, publié le 02/04/2014 à 10:33, www.lexpansion.com

Le dernier texte proposé concerne encore les flux migratoires, cette fois à l'intérieur de l'Union européenne et pour des raisons économiques. Le sens global du texte a été restitué correctement. En revanche, la méconnaissance du vocabulaire économique de base a fortement pénalisé la candidate.

Les termes économiques sont très largement diffusés par les médias et il n'est pas admissible de la part d'un candidat à l'agrégation de les méconnaître. Ils sont précis et ne

souffrent d'être remplacés par des mots dont la signification est proche, mais non consacrée par la discipline à laquelle ils appartiennent. Ainsi un *taux*, quel qu'il soit, sera traduit par *stopa* et non *poziom*, un *solde (migratoire dans le texte)* par *saldo* et non *bilans*. La traduction du terme *main-d'œuvre*, très largement répandu, par *robotnicy* (ouvriers) et non *sila robocza* ou *pracownicy* et une traduction littérale de *prévisions* par *przewidywania* et non *prognozy* témoignent de peu de familiarité du candidat avec l'actualité économique.

Ce texte ne contient que peu de termes plus spécifiques, par exemple du domaine de la démographie, et qui ont également manqué au candidat. *Le déficit de naissances* sera traduit par *ujemna liczba urodzeń*. Certains termes peuvent être moins connus, mais restent pourtant courants :

- *ordre des médecins* – *izba lekarska* et non *organizacja lekarska* ;
- *équivalence du diplôme* – le terme *nostryfikacja* concerne la procédure de reconnaissance d'un diplôme donc le terme de *odpowiednik* pourrait être choisi, mais *równoważnik* est lexicalement erroné ;
- *système d'apprentissage* – *system kształcenia* et non *szkolenia* ; il est question dans le texte de tout le parcours de formation d'un Européen.

Certaines constructions, elles aussi extrêmement courantes, ont été transposées littéralement et sont grammaticalement incorrectes :

- *un (Irlandais part) toutes les six minutes* – *jeden co sześć minut* et non *jeden w ciągu sześciu minut*
- *un sur quatre* – *co czwarty* et non *jeden na czterech*

Il est également rappelé aux candidats qu'il leur faut rester vigilant pour éviter de recourir systématiquement à l'utilisation de la voix passive en polonais, même si elle apparaît dans la phrase française. Son utilisation est, contrairement au français, très restreinte et on lui préférera les formes impersonnelles du verbe, soit en – *no, to*, soit la forme de la troisième personne neutre suivie du pronom réfléchi *się*.